John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
220.6
v.1

Z- 6311

FRÉDÉRIC II.

J.C. Frisch pinx. 1788. F. Hurt Sculp.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME I.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 220,6 v.1

LIVRES ANALOGUES.

Vie de Fréderic II, accompagnée de remarques, pièces justificatives, et d'un grand nombre d'anecdotes. Strasbourg, 1788, 4 volumes.

Lettres servant de supplément et de correctif au précédent ouvrage, avec un grand nombre de faits et d'anecdotes qui n'ont point encore été publiés, par le même auteur. 2 volumes, *sous presse.*

Tahleau des guerres de Fréderic le Grand, avec une planche supérieurement gravée, représentant vingt-six combats essentiels donnés dans les trois guerres de Silésie, par M. MULLER, capitaine-ingénieur prussien, *in*-4°. Potsdam. Cet ouvrage peut servir à l'intelligence de la partie militaire de la vie de ce grand Roi.

De la Monarchie prussienne, par M. le Comte de MIRABEAU. 8 volumes, *et atlas.*

Essai sur la vie de Fréderic II, par l'abbé DENINA. *in*-8°. 2 volumes.

Mémoires d'un gentilhomme Suédois, (le comte de HORDT) écrits par lui-même dans sa retraite, l'année 1784. gr. *in*-8°. Berlin.

Campagnes de Fréderic II, Roi de Prusse, de 1756 à 1763, écrites par le général de W. (WARNERY) *in*-8°.

Mémoires du général de la Motte-Fouqué, *in*.8°. 2 vol.

Histoire de la guerre de sept ans, par ARCHENHOLZ, *in*-8°.

TABLE DES CHAPITRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME I.

CHAP. I.

État de la Prusse à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des princes de l'Europe, de leurs ministres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des sciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche. Page 25.

CHAP. II.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie. 117.

CHAP. III.

Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin. 148.

CHAP. IV.

Raisons politiques de la trève. Guerre des François et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations. 196.

CHAP. V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Janini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille. 216.

Chap. VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau. 243.

Chap. VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François et Anglois à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743. 267.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

TOME I.

AVANT-PROPOS.

La plupart des histoires que nous avons, sont des compilations de mensonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, soit de l'élévation, ou de la chute des empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'est donnée, et que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le grand n'ait subjugué l'empire de Darius, que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus et Persée; cela est d'autant plus évident qu'ils ont possédé tous ces États. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Auguste et d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contem-

porains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'empire d'Occident et sur celui d'Orient, car on voit naître et se former des royaumes du démembrement de l'empire romain ; mais lorsque la curiosité nous invite à descendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obscurités et de contradictions, et nous n'avons point de fil pour en trouver l'issue. L'amour du merveilleux, le préjugé des historiens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient opposées, toutes ces différentes passions qui ont guidé leur plume, et les temps de beaucoup postérieurs aux événemens où ils ont écrit, ont si fort altéré les faits en les déguisant, qu'avec des yeux de linx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à présent.

Cependant, dans la foule d'auteurs

de l'antiquité, l'on distingue avec satisfaction la description que Xénophon fait de la retraite des dix mille qu'il avoit commandés et ramenés lui-même en Grece. Thucydide jouit à peu près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous restent de Polybe, l'ami et le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les lettres de Cicéron à son ami Atticus portent le même caractère; c'est un des acteurs de ces grandes scènes qui parle. Je n'oublierai point les commentaires de César, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres historiens sont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis César l'histoire ne contient que des panégyriques ou des satires. La barbarie des temps suivans a fait un chaos de l'Histoire du bas-em-

pire, et l'on ne trouve d'intéressant que les Mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princesse rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui seuls avoient quelque connoissance, ont laissé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont servi à l'histoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'histoire! Les François ont eu un Evêque de Tours, un Joinville et le Journal de l'Etoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hasard, mais qui difficilement pouvoient être bien instruits. Depuis la renaissance des lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes et de Relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permission des Souverains de fouiller

dans les archives, tels que le sage président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du Concile de Trente, Mademoiselle d'Orléans, le cardinal de Retz, &c. Ajoutons-y les lettres de M. d'Estrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, surtout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire; dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puissent connoître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, et surtout les belles actions de nos officiers par lesquelles ils

se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'empire d'Occident, ensuite celui d'Orient; depuis les succès immenses de Charlemagne; depuis l'époque brillante du regne de Charles-Quint; après les troubles que la réforme causa en Allemagne, et qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable et plus intéressant que celui que produisit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habsbourg.

La cour de Vienne se vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvoit supposer assez de force pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de rois et de souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la

maison de Bavière, et lorsqu'il sembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune reine de Hongrie, cette princesse, par sa fermeté et par son habileté, se tira d'un pas aussi dangereux, et soutint sa monarchie en sacrifiant la Silésie et une petite partie du Milanois : c'était tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune princesse qui, à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du gouvernement, et devint l'ame de son conseil.

Cet ouvrage-ci, étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans et d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité : il me sera permis de dire sans retenue et tout haut ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorsque la

nécessité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention de ce qui me regarde, en personne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger; mais si nous sommes sages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon prince est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer sa patrie et la gloire : je dis la gloire, car l'heureux instinct qui anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le vrai principe des actions héroïques : c'est le nerf de l'ame qui la réveille de sa léthargie pour la porter aux entreprises utiles, nécessaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, soit à l'égard des négociations, des lettres de souverains, ou des traités signés, a ses preuves conservées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme

témoin oculaire : telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véridique.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces Mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifieroit point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'état doit servir de regle aux souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux 1°. où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne sais quelle fatalité, ces malheureuses richesses influent sur tout; les princes

sont les esclaves de leurs moyens, l'intérêt de l'état leur sert de loi, et cette loi est inviolable. Si le prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgresser, ne restant aux souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le coeur de ses états; c'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI et de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la Ligue

protestante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance si contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puissance couroit risque d'être diminuée, d'autant plus que dans la balance politique de l'Europe, la France l'auroit emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages qui prévoient les effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair et évident qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément; si on lui manque, il peut recourir à la protection des Lois, et quoi qu'il en arrive,

ce n'est qu'un individu qui souffre: mais à quels tribunaux un souverain prendra-t-il recours, si un autre prince viole envers lui ses engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme ; celle des souverains, des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question : vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le prince rompe son traité ? Quel seroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette question ? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvoit avoir ou qui lui manquoient pour remplir ses engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances sont comme le pouls des états, qui influent plus qu'on ne

le croit ni qu'on ne le sait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que sur les apparences, et se trompe par conséquent dans ses décisions; la prudence empêche qu'on ne le désabuse, parce que ce seroit le comble de la démence d'ébruiter soi-même par vaine gloire la partie foible de l'état : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, et que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'état, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits

états peuvent se soutenir contre les plus grandes monarchies, lorsque ces états ont de l'industrie, et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, et qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources et par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues qui se font dans ces cours, perdroient des princes moins puissans; elles nuisent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne seroit-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin ? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle

sur

sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre &c. Ajoutons encore, que plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'aperçois de la supériorité marquée de la flotte Angloise sur celle des François et des Espagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascendant sur celle des Anglois et des Hollandois, n'a pas conservé d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise que tous ces armemens de mer ont plus pour l'ostentation que pour l'effet, et qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le roi d'Espagne, Souverain du Potose, obéré en Eu-

rope, créancier à Madrid de ses Officiers et de ses domestiques; de l'autre le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'industrie avoient accumulées dans la Grande Bretagne, pour soutenir la reine de Hongrie et la Pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces pour sauver le reste. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, et le Pape n'osant pas accabler d'anathème ceux qui le font contribuer, est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers, qui se battent pour la subjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur est étrangère, et ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugènes, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient

point lorsqu'un Duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embrase et produit une guerre funeste à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite et se calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, sinon qu'elle attire les Prussiens dans ses États et qu'elle se ruine. Un conflit d'événemens change les causes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition et le désir de la vengeance nourrissent et entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent le jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandoit à un ministre Anglois, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il.

Si l'on faisoit la même question à un ministre françois, la réponse seroit à peu près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes et que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontieres et à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité et à la sureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer et sur terre. Les ambitieux devroient considérer surtout que les armes et la discipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, et les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligé-

rantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'est d'acquérir par des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontieres, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et envisage ces objets de sang froid, doit être ému des maux que les hommes d'État causent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont, ce me semble, aucun homme d'État ne doit s'écarter: c'est de saisir l'occasion, et d'entreprendre lorsqu'elle est favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute son activité en jeu pour

en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reste dans l'inaction. Cette matiere exige la plus profonde réflexion, parce que non seulement il faut bien examiner l'état des choses, mais qu'il faut encore prévoir toutes les suites d'une entreprise, et peser les moyens que l'on a avec ceux de ses ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raison n'y décide pas seule, et que la passion s'en mêle, il est impossible que d'heureux succès suivent une pareille entreprise. La Politique demande de la patience, et le chef-d'oeuvre d'un homme habile est de faire chaque chose en son temps et à propos. L'Histoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légèrement entreprises ; il n'y a qu'à se rappeler la vie de François I, et lire ce que Brantome dit être le sujet de sa malheureuse expédition du Milanois, où ce Roi fut fait prisonnier à Pavie; il n'y a qu'à voir

combien peu Charles Quint profita de l'occasion qui se présentoit à lui après la bataille de Muhlberg pour subjuguer l'Allemagne ; il n'y a qu'à voir l'Histoire de Fréderic V, électeur Palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise bien au-dessus de ses forces. Et dans nos derniers temps qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Baviere, qui dans la guerre de succession, lorsque son pays étoit, pour ainsi dire, bloqué par les alliés, se rangea du parti des François, pour se voir dépouiller de ses États. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement et la fausse conduite des Souverains attire sur les sujets. L'Histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siecles passés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut se former un système et le sui-

vre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

État de la Prusse à la mort de Fréderic Guillaume. Caracteres des Princes de l'Europe, de leurs Ministres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des sciences et des Beaux Arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.

A la mort de Fréderic Guillaume, Roi de Prusse, les revenus de l'État ne montoient qu'à sept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller 1740.

à trois millions d'ames *). Le feu Roi avoit laissé dans ses épargnes huit millions sept cent mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdoit annuellement un million deux cent mille écus, qui passoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de soixante et seize mille hommes, dont à peu près vingt six mille étrangers; ce qui prouve que c'étoit un effort et que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, surtout en temps de guerre. Le feu Roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudroit former et qui après sa mort seroient les plus avantageuses à l'État.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne, qui se faisoient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles Angloises que les Espagnols avoient coupées, et qui dépensoient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisoient ces

*) C'est un nombre rond que le Roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 personnes.

deux nations. L'empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrad, par la médiation de Mr. de Villeneuve, Ministre de France à Constantinople. Par cette paix l'Empereur cédoit à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrad. Les dernieres années du regne de Charles VI avoient été si malheureuses, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanois, par les François, les Espagnols et les Sardes. Il avoit de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maison du Duc son gendre avoit possédée de temps immémorial. Par ce traité l'Empereur donnoit des provinces, et la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissoit à l'Empereur une loi domestique qu'il avoit publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique Sanction*. Cette loi devoit assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat

qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce Prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du Prince Eugène : après la mort de ce grand homme il n'y eut personne pour le remplacer. L'État manqua de nerf et tomba dans la langueur et dans le dépérissement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme : il étoit généreux, mais sans discernement ; d'un esprit borné et sans pénétration ; il avoit de l'application, mais sans génie, de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu ; il possédoit bien le Droit germanique ; parlant plusieurs langues et surtout le latin dans lequel il excelloit ; bon pere, bon mari, mais bigot et superstitieux comme tous les Princes de la maison d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir et non pour commander. Ses Ministres l'amusoient à juger les procès du Conseil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne : et tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce prince perdoit son temps à la chasse, ses Ministres, véritablement maîtres de l'État, disposoient de tout despotiquement.

La fortune de la maison d'Autriche avoit fait passer à son service le Prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce Prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refusa un bénéfice : Eugène demanda une compagnie de Dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoissoit son génie et que les jeunes Seigneurs de la Cour lui avoient donné le sobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta sa mère, Madame de Soissons, et la France, pour offrir ses services à l'Empereur Léopold : il devint Colonel et reçut un régiment; son mérite perça rapidement. Les services signalés qu'il rendit, et la supériorité de se talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint Généralissime, président du Conseil de guerre, et enfin premier ministre de l'Empereur Charles VI. Ce prince se trouva donc chef de l'armée impériale; il gouverna non seulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, et proprement il étoit Empereur. Tant que le Prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes et les négociations des

Autrichiens prospérèrent; mais lorsque l'âge et les infirmités l'eurent affoibli, cette tête qui avoit si longtemps travaillé pour le bien de la maison Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité ! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, et les plus vastes génies finissent par l'imbécillité ! pauvres humains, ensuite glorifiez-vous si vous l'osez ! La décadence des forces du Prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les Ministres Autrichiens. Le Comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chere. C'étoit l'Apicius de la Cour impériale, et l'Empereur disoit que les bons ragoûts de son Ministre lui faisoient de mauvaises affaires. Ce Ministre étoit haut et fier; il se croyoit un Agrippa, un Mécène. Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de son gouvernement; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit su mener plus surement le Corps germanique à ses fins.

Lorsque le Comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, et Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouverneroit la cour de Versailles comme celle de l'Empereur. Peu de temps après, le Prince Eugène qui voyoit l'Empereur toujours occupé des moyens de soutenir sa pragmatique Sanction, lui dit que la seule façon de l'assurer, étoit d'entretenir cent quatre vingt mille hommes, et qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, si l'Empereur y vouloit consentir. Le génie de l'Empereur subjugué par celui d'Eugène, n'osoit rien lui refuser. L'augmentation de quarante mille hommes fut résolue, et bientôt l'armée se trouva complète. Les Comtes de Zintzendorff et de Staremberg, ennemis du Prince Eugène, représentèrent à l'Empereur que ses pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient suffire à l'entretien d'une si grosse armée, et qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème et les autres provinces, il falloit réformer l'aug-

mentation. Charles VI, qui ne connoissoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, se laissa entraîner par ses Ministres et licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguste I, Roi de Pologne.

Deux candidats se présentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguste, Électeur de Saxe, fils du dernier Roi de Pologne, soutenu par l'Empereur des Romains, l'Impératrice de Russie, l'argent et les troupes Saxonnes. L'autre étoit Stanislas Lezinsky, appelé par les voeux des Polonois et protégé par Louis XV, son gendre; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut assiégé à Dantzic; il ne put s'y maintenir, et renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de Roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le Comte de Zintzendorff comptoit si fort sur l'esprit pacifique du Cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa Cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois

royaumes

royaumes et quelques belles provinces. Déjà les François avoient passé le Rhin, déjà ils assiégeoient Kehl, qu'à Vienne on faisoit des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, et la paix qui s'ensuivit, celui de la foiblesse. Le nom du prince Eugène qui en imposoit encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, les campagnes de 1734 et de 1735, et bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avoient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée et la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, et Koenigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller et le prince de Hildbourghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène et de remplir une place qu'il avait si bien occupée! d'ailleurs ces généraux étoient aussi divisés entre eux que les successeurs d'Alexandre. Pour suppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue : Seckendorff et le prince de Hild-

bourghausen s'appuyoient du crédit de l'impératrice et d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, et qui avec deux associés, Knorr et Webber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'Empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conseil de guerre, et Wallis, qui se faisoit gloire de haïr et d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Russes étaient alors en guerre avec les Turcs; les succès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourroit chasser les Turcs de l'Europe; Seckendorff visoit au commandement de l'armée. Ces deux personnes, sous prétexte que l'empereur devait assister les Russes ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conseiller l'Empereur; ses ministres, l'Impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassoit de son côté. Il émanoit du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations : les cabales des grands qui se contrecarroient, et la jalousie des généraux, firent manquer toutes les entreprises. Les or-

dres que les généraux recevoient de la cour, se contredisoient les uns aux autres, ou bien obligeoient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes autrichiennes que la puissance des Infidelles. A Vienne on exposoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, et l'on avoit recours aux prestiges de la superstition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disoit-on, que son hérésie attiroit le courroux céleste. Koenigseck, après avoir commandé la seconde année, fut fait grand-maître de l'Impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avoit été encoffré, que le second était devenu eunuque du sérail, et qu'il lui restoit d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère ; car après avoir perdu la bataille de Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'Empereur et le duc de Lorraine avoient instamment conjuré d'accélérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrad, et pour récompense fut à son retour

confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguste avoit contribué, pour se consoler elle punissoit les instrumens subalternes de ses infortunes.

1739. Après la conclusion de cette paix, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux : elle avoit fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka : l'air mal-sain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peste ; elle étoit en même temps ruinée et découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie ; mais leur nombre ne passoit pas quarante-trois mille combattans : personne ne pensa à recompléter l'armée ; l'Empereur n'avoit d'ailleurs que seize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandre, et cinq ou six régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent-soixante et quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à qua-

tre-vingt-deux mille. On avoit supputé, l'année 1733, que l'Empereur pouvoit avoir vingt-huit millions de revenus; il en avoit bien perdu depuis, et les dépenses de deux guerres consécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui restoient. Outre cela ses finances étoient dans la plus grande confusion. Une mésintelligence ouverte régnoit entre ses ministres; la jalousie divisoit les généraux, et l'Empereur lui-même découragé par tant de mauvais succès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire autrichien, malgré ses vices et ses foibles cachés, figuroit encore l'année 1740 en Europe au nombre des puissances les plus formidables : l'on considéroit ses ressources, et qu'une bonne tête y pouvoit tout changer; en attendant, sa fierté suppléoit à sa force, et sa gloire passée à son humiliation présente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une situation plus brillante; il devoit une partie de ses avantages à la sage administration du cardinal de Fleuri. Louis

XIV avoit placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de son petit-fils. Les prêtres sont aussi ambitieux que les autres hommes, et souvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, Fleuri fit exiler le duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner; du lit de ses maîtresses il persécutoit les Jansénistes; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'Église. Richelieu et Mazarin avoient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleuri fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues et qu'il ne savoit pas commander les armées: il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois: hardi dans

ses projets, timide dans leur exécution; économe des revenus de l'état, et doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop peu de cas des gens de finance; de son temps la marine était presque anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la premiere campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passoit en Europe pour foible et fourbe, vices qu'il tenoit de l'Église où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avoit procuré au royaume les moyens de se libérer d'une partie des dettes immenses contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; et à force de temporiser la France se releva du bouleversement qu'avoit causé le système de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travailloit sous le cardinal, tira le royaume de son inaction;

il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disoient que Chauvelin avoit escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avoit escamoté la paix. Chauvelin, encouragé et triomphant de ce que son coup d'essai avoit si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'état. Il falloit accabler celui qui l'étoit: il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyoit encore son précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de son ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à M. Amelot, homme sans génie, auquel le premier ministre se confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans son militaire la succession des grands généraux. M. de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. MM. de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres; Maillebois

ne les surpassoit pas. M. de Noailles étoit accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie en ses propres forces : il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription : *Point homicide ne seras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle étoit de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public ; on le regardoit comme le soutien de la discipline militaire. Son génie étoit vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier étoit sa passion, mais il se livroit sans réserve à son imagination; il faisoit les projets, son frère les rédigeoit; on appeloit le maréchal l'imagination, et son frère le bon sens.

Depuis la paix de Vienne la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrad : elle tenoit la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes ; 224 escadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre

36,000 hommes de milice. Sa marine étoit considérable; elle pouvoit mettre 80 vaisseaux de différent rang en mer, y compris les frégates; et pour le service de cette flotte on comptoit jusqu'à 60,000 matelots enclassés. Les revenus de l'état montoient, l'année 1740, à 60,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venoient encore de la guerre de succession. Le cardinal de Fleuri appeloit les fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'état parce qu'il envisageoit la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, et qui cultive les terres, étoit pauvre et obérée, surtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe et l'opulence de Paris égaloit peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfèvré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les moeurs étoient dégénérées; les François surtout habitans de Paris étoient devenus

des Sibarites énervés par la volupté et la mollesse. Les épargnes que le cardinal avoit faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, et en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France il étoit résulté une espèce de bien, consistant dans la compagnie du Sud, établie au port de l'Orient; mais la supériorité des flottes angloises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvoit pas protéger suffisamment, cette compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle étoit la situation de la France l'année 1740 : respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince foible, qui s'étoit abandonné lui et son royaume à la direction du cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé, en se ruinant, sur le trône d'Espagne, y régnoit encore. Ce prince avoit le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit assez de la démence : il avoit abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis,

et il reprit le gouvernement l'année 1727, après la mort de ce prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la reine Elisabeth Farnèse, née princesse de Parme ; elle auroit voulu gouverner le monde entier ; elle ne pouvoit vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les Barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse Italienne et la vivacité Françoise, formoient le caractère de cette femme singulière ; elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins ; rien ne la surprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le cardinal Albéroni, si célèbre dans son temps, avoit un génie ressemblant à celui de cette princesse ; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Célamare perdit ce ministre, et la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place

importante : il avoit de l'esprit ; cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étoient que les instrumens dont la reine se servoit, et que c'étoit dans tous les temps sa volonté qui régloit les affaires.

L'année 1740 l'Espagne sortoit de la guerre d'Italie qu'elle avoit terminée glorieusement. Don Carlos, que les Anglois avoient transporté en Toscane pour succéder à Cosme, dernier duc de la maison de Médicis ; ce Don Carlos, dis-je, étoit devenu roi de Naples, et François de Lorraine avoit reçu cette Toscane en dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à sa monarchie. Ainsi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puissance espagnole en Italie : tant la politique change, et les idées des hommes sont variables.

Les Espagnols ne sont pas aussi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne sont pas laborieux. Les trésors du nouveau monde sont pour les nations étrangères qui

sous des noms espagnols se sont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois et les Anglois jouissent proprement du Pérou et du Mexique. L'Espagne est devenue un entrepôt d'où les richesses s'écoulent, et les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas assez d'habitans en Espagne pour cultiver les terres; la police a été négligée jusqu'ici, et la superstition range ce peuple spirituel au rang des nations les plus foibles.

Le roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenus; mais le gouvernement est endetté. L'Espagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées; sa marine peut aller à 50 vaisseaux de ligne. Les liens du sang qui joignent les deux maisons de Bourbon, produisent entr'elles une alliance étroite; cependant la reine se trouvoit outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avoit faite à son insçu. Pour s'en venger elle causoit à la France tous les désagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Espagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers; deux oreilles angloises coupées à un matelot de

cette nation allumèrent ce feu, et les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations : leur commerce en souffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers expièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleuri n'étoit pas mécontent de cette guerre; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'Église. Il avoit obtenu par un bref du Pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étoient des fonctions sacerdotales; ses bâtimens, des couvens; ses armées, des moines; et ses maîtresses, des religieuses.

De toutes les nations de l'Europe l'angloise étoit la plus opulente; son commerce embrassoit tout le monde; ses richesses étoient excessives, ses ressources presque inépuisables; et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puissances le rang qui sembloit lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, et trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avoit pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivoit le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissoit son trésor d'Hanovre; Walpole manioit l'esprit de la nation par les charges et les pensions qu'il distribuoit à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettoit pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu et l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré

Malgré toutes les connoissances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet *) important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avoit réussi, les sommes que cet impôt devoit rapporter, auroit suffi pour rendre l'autorité du Roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là étoit au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, et il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le Roi apprit par cette expérience à respecter la liberté angloise : l'affaire des accises tomba, et sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse des oreilles de contrebandiers anglois que les Espagnols

*) 1727.

avoient coupées. La robe ensanglantée de César qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étoient émus; ils résolurent tumultuairement la guerre : le Ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole; et le Ministre, qui disoit qu'il connoissoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ses guinées ne l'emportoient pas toujours sur la force et l'évidence du raisonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaisseaux des quatre premiers rangs, et 50 vaisseaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus; elle avoit au-delà une ressource immense dans la bourse des particuliers et dans la facilité de lever des impôts sur des sujets opulens. Elle donnoit alors des subsides au Danemarck pour l'entretien

de 6000 hommes; à la Hesse pour un nombre pareil; ce qui joint à 22,000 Hanovriens lui fournissoit en Allemagne un corps de 34,000 hommes à sa disposition. Les amiraux Wager et Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marains: pour les troupes de terre, le duc d'Argile et milord Stairs étoient les seuls qui eussent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'eussent jamais commandé des armées.

Le sieur Littleton passoit pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus instruit; milord Chesterfield pour le plus spirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les sciences et les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des moeurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies sanglantes; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissoit encore et embellissoit la poésie des idées

mâles que lui fournissoient les Shaftesbury et les Bolinbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, étoit supérieur à ses compatriotes pour le goût, et se signaloit par des critiques fines des moeurs et des usages. La ville de Londres l'emportoit sur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Ecosse, encore pleine de Jacobites, gémissoit sous le joug de l'Angleterre, et les catholiques d'Irlande se plaignoient de l'oppression sous laquelle la haute Église les tenoit asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du Stadhouderat, cette république avoit pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des États généraux, donne des audiences aux ministres étrangers et en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de

députés. Les Hollandois comme citoyens abhorrent le Stadhouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie ; et comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ces principes les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux et stérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ses digues et de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses et de l'opulence qu'elle doit à son commerce et aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignoit à la vérité que la Compagnie des Indes orientales des Danois, et celle des François établie au port de l'Orient portoient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'étoit introduite dans leurs vaisseaux et puis dans le fascinage qui soutient les digues, et rongea les uns et les autres ; ce qui met-

toit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le Conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'État ne fût très-riche : il avoit des dettes qui datoient encore de la guerre de succession, et qui au lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, passoit pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion et par la crainte que lui inspiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit; elle pouvoit mettre en mer 40 vaisseaux de guerre; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui servoient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht; mais son militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Mal-

plaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes et la pépinière de leurs officiers, et depuis l'abolition du Stadhouderat, leurs troupes s'avilirent manque de discipline et de considération ; elles n'avoient plus de Généraux capables du commandement. Une paix de vingt huit années avoit emporté les vieux officiers, et l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Nassau, se flattoit qu'étant de la famille des Stadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre et les républicains zélés lui étoient tous opposés : son esprit caustique et satirique lui avoit fait des ennemis, et l'occasion lui avoit manqué de pouvoir développer ses talens. Dans cette situation la république de Hollande étoit ménagée par ses voisins, peu considérée pour son influence dans les affaires générales; elle étoit pacifique par principes et guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck et la Suède, royaumes à peu près égaux en

puissance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic IV le Danemarck avoit usurpé le Schleswic sur la maison de Holstein, sous le règne de Christian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La reine Magdelaine de Bareuth se servoit de la bigoterie pour que ce frein sacré empêchât son mari de lui faire des infidélités : et le Roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par son exemple entraîné toute sa cour dans le fanatisme. Un prince dont l'imagination est frappée de la Jérusalem céleste, dédaigne les fanges de la terre; les soins des affaires sont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conscience; les règles de l'évangile deviennent son code militaire, et les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'État. Depuis le pieux Énée, depuis les croisades de St Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévôts. Mahomet, loin d'être dévôt, n'étoit qu'un fourbe qui se servoit de la religion pour établir son empire et sa domination. Le Roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète

les recrues en Allemagne et vend ces troupes à la puissance qui le paye le mieux : il peut rassembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège passent pour les meilleurs. La marine danoise est composée de 27 vaisseaux de ligne et de 33 d'un ordre inférieur : cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connoisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne passent pas 5,600,000 écus. Cette puissance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un subside de 150,000 écus pour la solde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux au service de cette puissance ne méritent d'article dans ces mémoires. Mr. Schulin, ministre de ce Prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puissances du second ordre et comme un accessoire qui se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de là vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux

royaumes, si non l'avidité de tirer des subsides. Le gouvernement suédois est un mêlange de l'aristocratie, de la démocratie, et du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La Diète générale des États se rassemble tous les trois ans. On élit un Maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le Roi, qui en a deux, décide de l'affaire : il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La Diète élit un Comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans; il examine la conduite que le Roi et le Sénat ont tenue dans l'intervalle des Diètes, et il donne au Sénat des instructions qui embrassent le saffaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, soeur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Fréderic de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation : il considéroit son poste à peu près comme un vieux lieutenant colonel invalide regarde un petit gouvernement qui

lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataile de Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvoit dans son armée, le spectacle d'un combat. Le comte Oxenstiern avoit été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Gillenbourg. Ce comte s'étoit attaché les officiers; ce qui lui donnoit un parti considérable en Suède : il désiroit la guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désiroit encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté russienne, et de venger ainsi les affronts que son ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzic, avoit essuyés à Péterbourg: dans cette vue la France payoit à la Suède un subside annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hostilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avoient été signalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie et les duchés de Brême et de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de soldats et de

grains que précédemment elle retiroit de ces provinces : la Livonie étoit son magasin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, son sol stérile et quantité de montagnes arides dont elle est couverte, ne lui fournissoient pas même de quoi nourrir cette foible population ; la cession de la Livonie la réduisit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, et par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort en punissant Goertz du dernier supplice ; comme si le ministre étoit coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus ; il n'entretenoit que 7000 hommes de troupes réglées, et 33,000 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice et s'instruire à combattre pour la défense du pays ; mais lorsque la Suède faisoit

agir ces troupes au-delà de ses frontières, il falloit les solder du trésor public. Ses ports contenoient 24 vaisseaux de ligne et 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs soldats paysans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock et les Loewenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinschild; mais un instinct belliqueux animoit encore cette nation, et il ne lui manquoit qu'un peu de discipline et de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer et des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la suédoise est la plus pauvre. L'or et l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte: de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, et pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avoit subtitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer et au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie; sa laine grossière ne produit que des

draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, et les meilleurs palais que les Seigneurs aient dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat et Rosén. La Suède conservoit encore sous la forme du gouvernement républicain la fierté de ses temps monarchiques un suédois se croyoit supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave Adolphe et des Charles XII avoit laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'intrigue; le désintéressement en avidité; le bien public fut sacrifié au bien personnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti françois, tantôt la faction russe l'emportoit dans les Diètes; mais personne n'y soutenoit le parti national. Avec ces défauts les Suédois avoient conservé l'esprit de conquête,

directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion en prenant de la mer Glaciale jusqu'aux bords de la mer Noire, et de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet État, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le Czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer : il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste Empire; il créa des hommes, des soldats et des ministres; il fonda la ville de Péterbourg; il établit une marine considérable et parvint à faire respecter sa nation et ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, *) nièce de Pierre I,

*) 1740.

gouvernoit alors ce vaste empire : elle avoit succédé à Pierre II, fils du premier Empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et, par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de se servir, ses armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours *) de l'Empereur Charles VI 10,000 Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de prospérités et de triomphes; et lorsque l'Empereur Charles VI envoyoit solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'empire ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence; elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette princesse avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit; libérale dans ses récompenses; sévère dans ses châtimens; bonne par tempérament; voluptueuse sans désordre.

Elle

*) 1735.

Elle avoit fait duc de Courlande, Biron son favori et son ministre. Les gentilshommes ses compatriotes lui disputoient jusqu'à l'ancienneté de sa noblesse. Il étoit le seul qui eût un ascendant marqué sur l'esprit de l'impératrice ; il étoit de son naturel, vain, grossier et cruel ; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition vouloit porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde ; d'ailleurs aussi avare pour amasser que prodigue en ses dépenses ; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé sous le règne de Pierre I. un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince. C'étoit le comte d'Ostermann ; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours sûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure ; mais les talens sont distribués par la nature sans égard aux généalogies. Ce ministre connoissoit la Moscovie comme du Verney le corps humain ; circonspect ou hardi, selon que le

demandoient les circonstances, et renonçant aux intrigues de la cour pour se conserver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le comte Ostermann, le comte Loewenwolde et le vieux comte Golowkin du nombre des ministres dont la Russie pouvoit tirer parti. Le comte de Munnich, qui du service de Saxe avoit passé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée russe : c'étoit le prince Eugène des Moscovites; il avoit les vertus et les vices des grands généraux ; habile, entreprenant, heureux; mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Loewendahl et d'autres habiles généraux se formoient dans son école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faisoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuirassiers; ce qui montoit au nombre de 62,000 hommes de troupes réglées, 30,000 de milice et autant de Cosaques, de Tartares et de Calmouks qu'on vouloit assembler. De sorte que cette puissance pouvoit mettre sans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La

flotte russienne étoit évaluée alors à 12 vaisseaux de ligne, 26 vaisseaux d'un ordre inférieur et 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La somme paroît modique en la comparant à l'étendue immense de ces états; mais tout y est à bon marché. La denrée la plus nécessaire aux souverains, les soldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que paient les autres puissances de l'Europe. Le soldat russe ne reçoit que huit roubles par an et des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptoit dans son armée autant de charriots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet que jamais prince avant lui n'avoit conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit resserrer les siennes. La raison en étoit que ses états étoient mal peuplés en comparaison de leur vaste étendue. Il vouloit rassembler entre Péterbourg, Moscou, Kasan et l'Ukraine les 12,000,000 d'habitans éparpillés

dans cet empire, pour bien peupler et cultiver cette partie, qui seroit devenue d'une défense aisée par les déserts qui l'auroient environnée et séparée des Persans, des Turcs et des Tartares; ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le Czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte marchande des Russes ne pouvoit entrer en aucune comparaison avec celles des puissances du Sud. Cependant tout annonce à cet empire que sa population, ses forces, ses richesses et son commerce feront les progrès les plus considérables. L'esprit de la nation est un mêlange de défiance et de finesse; paresseux, mais intéressés, ils ont l'adresse de copier, mais non le génie de l'invention : les grands sont factieux; les gardes, redoutables aux souverains; le peuple est stupide, ivrogne, superstitieux et malheureux. L'état des choses, tel que nous venons de le rapporter, a sans doute empêché que jusqu'ici l'académie des sciences n'ait fait des élèves Moscovites. Depuis les désastres de Charles XII et l'établissement d'Auguste de Saxe en Pologne, depuis les

victoires du maréchal Munnich sur les Turcs, les Russes étoient réellement les arbitres du Nord; ils étoient si redoutables, que personne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, et il y avoit tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques et Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards et d'incendiaires sont capables de détruire par leurs incursions les provinces les plus florissantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageoient, et les Russes envisageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Russie s'étendoit plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins : cette république fut forcée après la mort d'Auguste I, d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avoit occupé. La nation étoit pour Stanislas; mais les trou-

pes russes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume est dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles sont toutes divisées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, et ne se réunissent qu'en usant de a même dureté pour opprimer leurs sujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonois sont vains; hauts dans la fortune, rampans dans l'adversité; capables de tout pour amasser de l'argent, qu'ils jettent aussitôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, sans jugement, toujours disposés à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite dans les plus mauvaises affaires: ils ont des lois; mais personne ne les observe, faute de justice coërcitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilège d'en disposer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'assemble tous les trois ans, soit à Grodno, soit à Varsovie. La cour met sa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète sur un sujet qui lui est dévoué. Malgré ses soins, durant le règne d'Au-

guste II il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainsi, puisqu'un seul député dans les assemblées qui s'oppose à leurs délibérations, rompt la diète : c'est le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartorinsky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout, tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions et pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzic et Léopold ; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à 200,000 winspels ; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux et les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipsic, Danzic, Francfort et Koenigsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les

denrées qu'ils tirent de ce royaume, et font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes; elle peut rassembler, dans des cas pressans, son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé qu'il étoit facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la foiblesse de ce pays voisin et de gagner un ascendant supérieur sur un état aussi arriéré. Les revenus du roi ne passent pas un 1,000,000 d'écus. Les rois saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille et de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguste II étoit doux par paresse, prodigue par vanité, soumis sans religion à son confesseur et sans amour à la volonté de son épouse; ajoutons son penchant aux directions de son favori le comte de Brühl. Le plus grand obstacle que l'on eût à vaincre pour le placer sur le trône de la Pologne, fut son indolence. La reine son

épouse étoit fille de l'empereur Léopold et soeur de l'électrice de Bavière. Le fond de son esprit étoit acariâtre ; la hauteur et la superstition faisoient son caractère : elle auroit voulu rendre la Saxe catholique ; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Brühl et Haenechen étoient les ministres de la Saxe. Le premier avoit été page, le second laquais. Brühl avoit été attaché au premier roi ; il fut le principal instrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguste II ; en reconnoissance ce prince l'associa à la faveur de Sulkovsky, son favori d'alors. La concurrence excite la jalousie ; aussi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avoit dressé un projet suivant lequel Auguste devoit s'emparer de la Bohème après la mort de l'Empereur Charles VI, comme d'une succession qui lui revenoit par les droits de son épouse, en qualité de fille de l'empereur Joseph, l'aîné des deux frères, dont par conséquent la fille devoit succéder préférablement à celle de son frère cadet. Le roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre son rival, communiqua son projet à la cour de Vienne, qui travailla con-

jointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un dessein aussi opposé à ses intérêts; mais par cette démarche Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche. Ce ministre ne connoissoit que les finesses et les ruses qui font la politique des petits princes. C'étoit l'homme de ce siècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles. César l'auroit rangé dans le nombre des têtes si bien frisées et si bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguste II pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de premier ministre. Les généraux saxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weissenfels avoit de la valeur, mais pas assez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguste I, s'étoit distingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien et trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit quelques gens d'esprit que la jalousie de Brühl éloignoit des affaires: cette cour étoit bien servie par ses espions et mal par ses ministres. Elle étoit si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osoit

contracter d'engagement sans la permission de cette puissance : alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre et la Saxe étoient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne: elle doit cet avantage à la bonté de son sol, et à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retiroit 6,000,000 de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes, auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'électeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées et le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de succession, et perdit avec la bataille de Hoechstedt ses états et ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Toerring étoit à la fois son premier ministre et son général, et

peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à peu près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'électeur un subside de 309,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins de génie : c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étoient délabrées; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié : tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne ne passoit pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, et de plus grand-maître de l'ordre Teutonique; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'étoit vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Mayence, doyen du collége électoral n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal par-

tagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, passoit pour bon citoyen, honnête homme et attaché à sa patrie. Comme il étoit sans passions et sans préjugés, il ne se livroit pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savoit que ramper. L'électeur Palatin ne jouoit pas un grand rôle; il avoit soutenu la neutralité dans la guerre de 1733 et son pays souffrit des désordres que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux forteresses, Manheim et Dusseldorff; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes et des états de l'empire étoient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les foibles étoient esclaves, les puissans étoient libres. Dans ce temps le duc de Mecklembourg avoit un séquestre : les commissaires de la cour de Vienne fomentoient la désunion entre le duc et ses états, et consumoient les uns et les autres. Les petits princes portoient le joug, faute de pouvoir le secouer; leurs ministres qui étoient gagés et titrés par les empereurs, assujetissoient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps

germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs et de princes qui le composent ; il est foible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'est une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale sait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne ait pu subsister si long-temps, et par un jugement peu éclairé ils attribuent sa durée au phlegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étoient électifs, et depuis l'extinction de la

race de Charlemagne on voit toujours des princes d'une famille différente élévés à cette dignité ; ils avoient des querelles avec leurs voisins; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse et l'anneau; ils étoient obligés de se faire couronner à Rome : c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes et quelques évêques étoient assez forts en se réunissant pour s'opposer à l'ambition des empereurs ; mais ils ne l'étoient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles Quint après la bataille de Muhlberg put se rendre souverain; il négligea le moment, et lorsque les Ferdinands ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalousie des François et des Suédois qui s'y opposèrent, leur fit manquer leur projet ; et pour le gros des princes de l'empire, l'équilibre réciproque et une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république singulière, annexée, pour ainsi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suisse depuis le temps de César avoit conservé sa liberté, à l'exception d'un court espace, où la maison d'Habspourg l'avoit subjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug ; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes reprises d'assujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté et leurs rochers escarpés les défendent contre l'ambition de leurs voisins. Durant la guerre de la succession d'Espagne le comte du Luc, ambassadeur de France, y suscita, sous le prétexte de la religion, une guerre intestine, pour empêcher cette république de se mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize Cantons tiennent une diète générale, où préside alternativement un schultheiss de Berne ou de Zurich. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amsterdam dans la république de Hollande ; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suisse sont de la religion réformée, le reste catholique.

catholique. Ces réformés par leur rigidité ressemblent aux presbytériens de l'Angleterre, et les catholiques, à ce que l'Espagne produit de plus fanatique. La sagesse de ce gouvernement consiste en ce que les peuples n'y étant pas foulés, sont aussi heureux que le comporte leur état, et que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort 100,000 hommes pour sa défense, et elle a accumulé assez de richesses pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages et estimables semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer : d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France font la guerre à leurs proches au service de la Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde!

Si de là nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain divisé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards et les Génois. De ces possessions

celles du roi de Sardaigne paroissent les plus considérables. Victor Amédée sortoit alors de la guerre qu'il avoit soutenue contre la maison d'Autriche, par laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses états lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée passoit en Italie parmi les connoisseurs pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet état consistoit à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre et d'augmenter ses possessions. Charles Émanuel avoit souvent dit : „ Mon fils, le „ Milanois est comme un artichaux, il faut le „ manger feuille par feuille.„ Dans ce temps le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737 que le cardinal de Fleuri avoit conclue à son insu, penchoit plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaisantin, et on avoit établi en Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce et par ses beaux palais de marbre. La Corse s'étoit révoltée contr'elle. La première rebellion fut appaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732; la seconde, par les François sous le commandement du comte de Maillebois; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur 72 îles, qui contiennent 200,000 habitans; elle est gouvernée par un conseil, à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17ème siècle la république perdit l'île de Candie; et alliée des Autrichiens au 18ème siècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrad et Témeswar, elle perdit la

Morée. Venise a des vaisseaux, sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre; le général qui les commande, est ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par son habileté à Charles XII à la bataille de Fraustadt et fit cette belle retraite en Silésie au passage de la Bartsch.

Les Vénitiens et les Génois avant la découverte de la boussole fournissoient l'Allemagne de toutes les marchandises que le luxe fait ramasser aux extrêmités de l'Asie : de nos temps ce sont les Anglois et les Hollandois qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en sont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avoit fait passer Don Carlos de Toscane sur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis sur Louis XII par Gonsalve de Cordoue surnommé le grand Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, roi d'Espagne, le fit passer durant la guerre de succession sous la domination autrichienne, et durant la guerre de 1733 le succès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau sous les lois de Don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le comte de St

Estevau qui ne faisoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Espagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à son souverain; l'état n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faisons point mention dans ce résumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguse : ce sont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le saint Siége venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maison de Corsini; le conclave dura un an. Le Saint Esprit demeura incertain jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux: „décidez-vous enfin sur „le choix d'un pape. Voulez-vous un dévôt? „prenez Aldobrandi : voulez-vous un savant? „prenez Coscia; ou si vous voulez un bouffon, „me voici.„ Le Saint Esprit choisit celui qui étoit de si belle humeur. Lambertini fut élu pape et prit le nom de Benoît XIV. A son avènement au pontificat, Rome et les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois: les

empereurs ne servoient plus de marchepied aux pontifes, et n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Fréderic Barberousse; Charles Quint leur avoit fait sentir sa puissance, et l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de succession il s'empara de Comachio. Le Pape n'étoit l'année 1740 que le premier évêque de la chrétienté; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres et la réforme avoient porté un coup mortel à la superstition. On canonisoit quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage; mais un pape qui auroit voulu prêcher des croisades dans le 18ème siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce et de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le Pape pût faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques et à faire planter des croix de mission dans toutes les villes de sa

dépendance, où le peuple couroit en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en ressentit pas; s'il avoit été battu par les Russes, il fut partout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvoit alors à Constantinople : du service de France il avoit passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légèreté pour se faire Turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens; il proposa au grand visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les Janissaires, et d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voisins : mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande surtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'esprit; c'est l'ignorance qui l'abrutit : elle est brave sans art; elle ne connoît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, et qu'ils ne se corrigent jamais

de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue; cependant il ne subsisteroit plus, si ce n'étoit la jalousie des princes de l'Europe qui le soutient. Le Padichat Mahomet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des prisons du sérail pour le placer sur le trône. La nature l'avoit rendu aussi impuissant que ses eunuques: ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs étoit le Schach Nadir, connu sous le nom de Thamas Coulican: ce fut lui qui asservit la Perse et subjugua le Mogol; il occupa souvent la Porte et servit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces et les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux arts, la guerre et ce qui regarde directement certaines coutumes

établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût et des moeurs, est sans doute une matière à réflexion plus intéressante que de se rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, et de ces rois subalternes, appelés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'appercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent et qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs; au lieu que suivre la découverte de vérités jusque-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les moeurs et ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie qui empêchoient d'éclairer les esprits: ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite et expliqua les lois du mouvement*) et de la gravitation: il nous exposa la

*) en 1687.

mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes *a*) ont été sur les lieux et ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur les vérités que ce grand homme avoit devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus : à l'aide de ses prismes *b*) il décomposa les rayons de la lumière et y trouva les couleurs primitives. Toricelli pesa l'air *c*) et trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère et de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique *d*) fut inventée à Magdebourg par Otton Guèricke : il s'apperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay *e*) fit des expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paroît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des

a) La Condamine et Maupertuis. *b*) En 1704.
c) En 1704. *d*) En 1642. *e*) En 1733.

connoissances utiles à la société. Mr. Ellert *a*), en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncée: le même a fait des expériences sur la transformation des métaux et sur les parties solides et nitreuses des eaux. Lieberkühn *b*), par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres et des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang humain; c'est le géographe des corps organisés. Boerhaave *c*), après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs et qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsoecker *d*) trouva dans le sperme humain des animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Loewenhoeck et Trembley *ef*) trouvèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La

a) En 1746. *b*) En 1743. *c*) En 1707.
d) En 1678. *ef*) En 1678 et 1703.

curiosité des hommes les a poussés à faire des recherches immenses; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils sont placés entre deux infinis, et il paroît démontré que l'Auteur des choses s'en est réservé à lui seul le secret.

La physique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphysique. Il parut un sage en Angleterre, qui se dépouillant de tout préjugé, ne se guida que par l'expérience, Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le sceptique Bayle, son précurseur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle et les Voltaire parurent ensuite en France, le célèbre Thomasius *) en Allemagne, les Hobbés, les Colin, les Shaftesbury, les Bolinbroke en Angleterre. Ces grands hommes et leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient stupidement adoré: la raison terrassa la superstition: on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, et l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avoit

*) A Halle.

été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'Être suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnable s'établit la tolérance, et l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des payens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en étoit pas de même des François : les ouvrages des philosophes françois se ressentoient de la contrainte qu'y mettoient les censeurs théologiques. Un anglois pense tout haut, un françois ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs françois se dédommageoient de la hardiesse qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres; égalant par la politesse, les grâces et la légèreté tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fa-

buleux; Gabrielle d'Estrées, vaut bien la princesse Nausica. L'Iliade nous peint les moeurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, et son poëme seroit parfait, s'il avoit su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal et Horace; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte surement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon; Rousseau excella dans quelques odes: et si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent sur les Grecs et sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthène; Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France, sans compter les Patru, les Cochin et tant d'autres qui se sont rendus célèbres dans le barreau. La pluralité des mondes et les lettres persannes sont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits passeront à la postérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à opposer à Thucydide, ils ont le discours de Bossuet sur l'histoire universelle; ils ont les ouvrages du sage président de

Thou, les révolutions romaines par Vertot, ouvrage classique, la décadence de l'empire romain de Montesquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'histoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il seroit trop long d'en faire ici le catalogue. On sera peut-être surpris que les lettres, qui fleurissent en France, en Angleterre, en Italie, n'aient pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raison en est qu'en Italie elles avoient été rapportées une seconde fois de la Grèce, après y avoir joui sur la fin de la république et des premiers empereurs de toute la considération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, et la protection des Médicis, surtout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'esprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, surtout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur étoit opposé. De là vient que les Anglois pos-

sèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec et dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques savans à la cour; ceux-là avoient pour ainsi dire, répandu les germes des connoissances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, et surtout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux arts. Les François étoient jaloux des Espagnols et des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, et la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est surtout par la méthode et par un goût plus raffiné que les auteurs françois se distinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui se suivirent depuis Charles Quint, jusqu'à celle de

la

la succession d'Espagne. Les peuples étoient malheureux et les princes pauvres : il fallut penser premièrement à s'assurer les alimens indispensables, en remettant les terres en culture; il falloit établir les manufactures selon que les premières productions les indiquoient. Et ces soins presque généraux empêchèrent que la nation pût se tirer des restes de la barbarie dont elle se ressentoit encore ; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de ralliement, comme étoient Rome et Florence en Italie, Paris en France et Londres en Angleterre. Les universités avoient à la vérité des professeurs érudits, pédans et toujours dogmatiques ; personne ne les fréquentoit à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie et qui firent honneur à la nation ; l'un c'est le grand Leibnitz et l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le système de Leibnitz et rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des savans allemands étoient des manoeuvres, les françois des artistes. Cela fut cause que les ouvrages françois se répandirent si universellement, que

leur langue remplaça celle des Latins, et qu'à présent quiconque sait le françois, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprête. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouhe du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse ; il faut la resserrer, et en adoucissant quelques mots dont la prononciation est dure, on parviendroit à la rendre sonore. La noblesse n'étudioit que le droit public; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportoit des universités le dégoût de la pédanterie et de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers et de tailleurs, étoient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des spectacles, mais grossiers et même indécens : des bouffons orduriers y représentoient des pièces sans génie qui faisoient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des François, et dans la plupart des cours on

voyoit des troupes de cette nation y représenter les chef-d'oeuvres des Molière et des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où est tombé ce peuple roi, cette nation maîtresse de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des consuls menoient en triomphe des rois captifs du temps de la république; de nos temps les successeurs des Caton et des Emile se dégradent de la virilité pour aspirer à l'honneur de chanter sur les théâtres des souverains, qui du temps des Scipion étoient regardés avec autant de mépris que nous en inspirent les Iroquois. *O tempora! O mores!* Les opéra, les tragédies et les comédies étoient inconnues en Allemagne il y a soixante ans. L'an 1740 l'industrie et le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des trésors que les Indes versent annuellement en Europe: ces sources de l'opulence avoient amené avec elles les plaisirs, les aisances, et peut-être les désordres des moeurs qui en sont une suite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carrosses et la somptuosité des tables. Ce qu'on voit de

belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château et l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'empire et l'église de S. Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, et le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes et de Rome, sont pourtant supérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés les cours d'Allemagne paroissoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne société, a été reléguée en Pologne, ou bien est devenue l'amusement de la populace. Il n'est encore que quelques cours ecclésiastiques, où le vin console les prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la grossièreté de leurs plaisanteries suppléoit à l'ignorance des conviés, et l'on entendoit dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éter-

nel du bon sens, a été aboli, et il n'y a que la cour d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, où il se conservoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la science des souverains, paroît essuyer un sort égal à celui des bouffons : l'étiquette souffre journellement des brèches; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il étoit trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir; il avoit même dans sa dernière maladie, peu de momens avant sa fin, ordonné les messes et les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre, et nommé les personnes qui devoient porter son coeur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent. Les courtisans admiroient sa grandeur et sa dignité : les sages blâmoient son orgueil, qui sembloit lui survivre.

Remarquons surtout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, et qui étoit surement le triple de celui des temps antérieurs, non seulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenoient, avoit augmenté à proportion.

A peine l'empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit soudoyé dans la guerre de 1733 170,000, sans fouler ses peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 soldats. Louis XIV en entretint 220,000 et jusqu'à 360,000 durant la guerre de succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par esprit d'imitation; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il vouloit combattre : il ne fit aucune réforme après la paix ; ce qui força l'empereur et les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses ; la dépense des magasins fut immense pour entretenir ces cavaleries nombreuses et les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne et la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de succession la moitié des

bataillons portoit des piques et l'autre des mousquets, et ils combattoient armés sur six lignes de profondeur ; on se servoit de ces piques contre la cavalerie ; les mousquets faisoient un feu foible et ratoient souvent à cause des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes : on quitta les piques et les mousquets, et on les remplaça par des fusils armés de baïonnettes ; ce qui réunit ce que le feu et le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer ; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur ; et le défunt Roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline et un ordre merveilleux dans les troupes, et une précision jusques-là inconnue en Europe pour les mouvemens et les manoeuvres. Un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vîtesse de la charge triploit le feu, et donnoit aux Prussiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Prussiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ses troupes

l'usage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 et de 24 livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès étoit meurtrier et formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque et de la défense des places est encore dû aux François. Vauban surtout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans et les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, et peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est surtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les

rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis : les places bien minées ont des galeries majeures et commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de 25 pas du foyer. C'est dans les mines que consiste à présent la véritable force des places, et par leur usage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des sièges. De nos jours les forteresses ne se prennent plus que par une nombreuse artillerie. On compte trois pièces sur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de si nombreuses batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; et à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenses, on ne se hasarde guère à assiéger une place forte. Les demi-sapes, les sapes ordinaires, les sapes tournantes, les places d'armes et les cavaliers de tranchées, sont autant de nouvelles inventions dont on se sert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition

des forteresses. Ce siècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les Pandours autrichiens, les légions françoises et nos bataillons francs ; les housards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide et Parthe si fameuse du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoissoient point d'uniforme ; il n'y a pas un siècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la construction des vaisseaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes ; mais cette matière étant très-vaste je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digression.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il résulte que les pays du Nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissoit de l'avantage de tout ce qui est du ressort des belles-lettres et du goût, les Anglois de la géométrie et de la métaphysique, les Allemands de la chimie, des expériences de physique et de l'érudition ; les Italiens commençoient à tomber ; mais la Pologne, la

Russie, la Suède et le Danemarck étoient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des états. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, et d'autres enfin tombent en consomption et menacent ruine. La Suède jetta son feu sous Gustave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, et disposa pour un temps du trône de Pologne: il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat et se perd ensuite dans l'immensité de l'espace; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brême et de Verden, et une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie: cette puissance semble sortir du néant, pour paroître tout-à-coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au

niveau des puissances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, et il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte Ottomane et envoyer des troupes pour combattre les François sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour s'asseoir parmi les rois ; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix et la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en silence et que ses progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dûs tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus prompts et plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII : la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et

une partie de la Flandre annexée à cet empire, lui donnoient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y surtout l'Espagne soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avoit toujours à craindre des rois d'Espagne de la branche autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar et Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toute sorte de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation angloise, à présent susceptible de corruption, en est devenue moins libre ; du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne et la royauté ; elle écorna le Milanois, et les politiques la regar-

dent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne avoit établi Don Carlos dans le royaume de Naples. La maison d'Autriche ne jouissoit pas des mêmes avantages. La guerre de succession avoit fait de l'empereur Charles VI un des plus puissans princes de l'Europe ; mais l'envie de ses voisins le dépouilla bientôt d'une partie de ses acquisitions et le remit au niveau de la fortune de ses prédécesseurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles Quint en Espagne, la maison d'Autriche avoit perdu premièrement l'Espagne, passée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples et une partie du Milanois. Il ne resta donc à Charles VI de la succession de Charles II que quelques villes en Flandre et une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrad. La seule chose que la maison d'Autriche ait gagnée, c'est d'avoir établi un préjugé en sa faveur qui règne assez généralement dans l'empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe est attachée au destin de cette maison. Le Portugal, la Hol-

lande, le Danemarck, la Pologne étoient demeurés tels qu'ils avoient été, sans augmentation ni perte. De toutes ces puissances, la France et l'Angleterre avoient une prépondérance décidée sur les autres; l'une par ses troupes de terre et ses grandes ressources, l'autre par ses flottes et les richesses qu'elle devoit à son commerce. Ces puissances étoient rivales, jalouses de leur agrandissement; elles pensoient tenir la balance de l'Europe et se regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les princes et les rois. Outre l'ancienne haine que la France conservoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maison d'Autriche, par une suite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maisons depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre et le Brabant sous ses lois et pousser les limites de sa domination jusqu'au bord du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de suite; il falloit que le temps le mûrît et que les occasions le favorisassent. Les François veulent vaincre pour faire des conquêtes: les Anglois veulent

acheter des princes pour en faire des esclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ses regards de leur propre ambition. L'Espagne et l'Autriche étoient à peu près égales en force. L'Espagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'Empereur en Italie. L'Empereur pouvoit la porter de tout côté; il avoit plus de sujets que l'Espagne, et par l'intrigue il pouvoit joindre à ses forces celles de l'empire germanique; l'Espagne avoit plus de ressources dans ses richesses; l'Autriche n'en avoit guère, et quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui falloit des subsides étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle étoit épuisée par la guerre des Turcs, et surchargée de dettes que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne se mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeât à défendre sa barrière contre la France: elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau Stadhouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne et l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la suite de ces puissances,

puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'état, comme nous l'avons dit, ne passoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres et arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient soufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des ressources au souverain; il ne lui en restoit d'autres que ses épargnes: le feu Roi en avoit fait, et quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvoient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, et se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit que l'état n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, et pour ainsi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multiplioit les voisins de l'état, sans lui donner de consistance, et faisoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondie. La Prusse ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France,

qui avoit fort à coeur sa gloire et l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avoit point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que sur ses voisins les Suédois et les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorsque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouroient à Thamas Koulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressoit alors le plus l'Europe, c'étoit la succession de la maison d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg.

Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avoient garanti cette pragmatique Sanction; le feu roi Fréderic Guillaume même l'avoit garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers et de Bergue. L'Empereur lui en promit la possession éventuelle et ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensoit le Roi de la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu Roi s'étoit engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers et de Bergue, dont le cas paroissoit proche l'an 1740, faisoit alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances et l'occasion l'exigeroient. Après la mort du Roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, com-

me à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances se trouveroit le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances, et l'Europe se soucioit peu que le Roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France consentoit à la vérité à ce que le Roi démembrât une lisière de ce duché; c'étoit trop peu pour contenter les désirs d'un jeune Roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une simple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la possession au roi de Pologne, électeur de Saxe, et que durant l'ambassade du prince de Lichtenstein à Paris, il avoit donné une promesse toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Falloit-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne; falloit-il se contenter de cette lisière du duché de Bergue que la France promettoit à la Prusse d'occuper, ou falloit-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même raison de ses

droits? Dans cette crise, le Roi résolut de se servir de toutes les ressources pour se mettre dans une situation plus formidable : ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux*) bataillons, et il attendit dans cette position les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusoient.

CHAPITRE II.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.

L'acquisition du duché de Berg eut rencontroit 1740.
beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le Roi se trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en

*) Régimens de Camas, Munchow, Dolma, Henri, Persod, Bronswic, Eisenach et Einsiedel.

campagne; il n'avoit de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu Roi lui avoit laissé. S'il vouloit entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ses troupes; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, et prendre en même temps la ville de Dusseldorf. La supériorité seule de la France suffisoit pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables et aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de celles du Roi, que la maison de Saxe avoit au pays de Juliers et de Bergue, et de la jalousie qu'inspiroit à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances le Roi s'étoit porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre que laissant ses pays héréditaires vides de troupes, il les exposoit à être envahis par les Saxons et les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diversion : et dans le cas où le Roi auroit laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses états contre la mau-

vaise volonté de ses voisins, il se seroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le Roi, car communément ce sont des paroles aussitôt données que violées; mais l'intérêt de la France vouloit des voisins foibles sur les bords du Rhin, et non des princes puissans et capables de lui résister. A peu près dans le même temps le comte de Seckendorf, qui avoit été détenu dans les prisons de Graetz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'Empereur tous les ordres par lesquels il avoit été autorisé à donner au feu roi de Prusse les assurances les plus solennelles de l'assistance que l'Empereur lui promettoit, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers et de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étoient peu favorables à la maison de Brandebourg, et ce sont les raisons qui déterminèrent le Roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avoit conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modé-

roient les désirs de la gloire dont le Roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur et de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le coeur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu Roi, surtout dans les dernières années de son règne, et de la flétrissure que le monde imprimoit au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du Roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage et circonspecte du feu Roi, lui avoit été imputée à foiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation : peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins et ses envieux conclurent qu'on pouvoit l'insulter impunément ; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étoient qu'apparentes ;

qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'escrime, et au lieu de braves soldats, des mercénaires peu affectionnés à l'état, et que pour lui il menaçoit toujours, et ne frappoit jamais. Le monde superficiel et léger dans ses jugemens accréditoit de pareils discours, et ces préjugés se répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu Roi aspiroit, (plus juste que celle des conquérans) avoit pour objet de rendre son pays heureux, de discipliner son armée et d'administrer ses finances avec l'ordre et l'économie la plus sage. Il évitoit la guerre pour ne point être distrait d'aussi belles entreprises; par ce moyen il s'acheminoit sourdement à la grandeur, sans réveiller l'envie des souverains. Dans les dernières années de sa vie les infirmités du corps avoient entièrement ruiné sa santé, et son ambition n'eût jamais consenti à confier ses troupes à d'autres mains qu'aux siennes. Toutes ces différentes causes réunies rendirent son règne heureux et pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du Roi n'avoit été qu'une erreur spéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public ; mais les souverains présu-

moient si désavantageusement de son caractère, que ses alliés gardoient aussi peu de ménagement envers lui que ses ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne et celle de Russie convinrent avec le feu Roi de placer un prince de Portugal sur le trône de Pologne. Ce projet tomba subitement, et ils se déclarèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, sans daigner même en donner la moindre connoissance au Roi. L'empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions un secours de 10,000 hommes que le feu Roi envoya l'année 1734 sur le Rhin contre les François, et il se crut au dessus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appeloit le feu Roi, son frère le caporal; il disoit qu'il étoit roi des grands chemins et l'archisablier de l'empire romain : tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers prussiens, qui selon les privilèges des électeurs enrôloient des soldats dans les villes impériales, se trouvoient exposés à mille avanies : on les arrêtoit, on les traînoit dans des cachots où on les confondoit avec les plus vils scélérats : enfin

ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisoit honneur de donner des mortifications au feu Roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstall appartenant à la Prusse s'étoient révoltés; l'évêque leur donna sa protection. Le feu Roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir, ce fut monsieur l'évêque: il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, et autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, et bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au Roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'état ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que dans ce changement de règne il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la

régence, ajoutons que Fréderic I en érigeant la Prusse en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laissée à ses descendans étoit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut surement un de ceux qui fortifièrent le Roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en étoit si mince, que la possession n'en agrandissoit que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le Roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession après la mort de l'Empereur devenoit litigieuse et le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle distingué que le Roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe et de Bavière à ces états, par le nombre des candidats qui postuleroient la couronne

impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui dans une pareille occasion, devoit naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la favorite le 26 d'Octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le Roi étoit attaqué de la fièvre quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se proposoit des choses plus importantes que de soigner la fièvre. Il résolut aussitôt de revendiquer les principautés de la Silésie auxquelles sa maison avoit des droits incontestables, et il se prépara en même temps à soutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet remplissoit toutes ses vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puissance de l'état et de terminer ce qui regardoit cette succesſsion litigieuse du duché de Bergue. Cependant, avant que de se déterminer entièrement, le Roi mit en balance les risques qu'il y avoit à

courir en entreprenant une pareille guerre, et de l'autre les avantages qu'on pouvoit en espérer.

D'un côté se présentoit la puissante maison d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de ressources avec tant de vastes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande et dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la pragmatique Sanction. Ce duc de Courlande qui gouvernoit alors la Russie, étoit aux gages de la cour de Vienne; et de plus la jeune reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans ses intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; et quant au détail de l'exécution, la stérilité de l'année 1740 devoit faire craindre de manquer de moyens pour former des magasins et fournir des vivres aux troupes. Les risques étoient grands. Il falloit craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être décisive. Le Roi n'avoit point d'alliés, et il ne pouvoit opposer que des troupes sans expériences à de vieux soldats autrichiens blanchis sous le harnois et aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimoient les espérances du Roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'Empereur étoit des plus fâcheuses. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée et découragée par les mauvais succès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, et il en résulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impossible que le Roi manquât d'alliés. La validité qui subsistoit entre la France et l'Angleterre, assuroit nécessairement au Roi une de ces deux puissances; et de plus tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devoient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le Roi pouvoit disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; et enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Silésie, étoit l'unique espèce d'offensive que favorisoit la situation de ses états, vu qu'il étoit à portée de

ses frontières, et que l'Oder lui fournissoit une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le Roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'Empereur. Par son décès la couronne retomboit au jeune Iwan, grand duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine Ulric de Bronswic, beau-frère du Roi. Les apparences étoient que durant la minorité du jeune Empereur la Russie seroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le Roi déclara à Marie Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohème. Il sembloit que ce fût l'époque des changemens et des révolutions. La princesse de Mecklenbourg-Bronswic, mère de l'empereur Iwan, se trouvoit, elle et son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant

rant avoit confié l'administration de l'empire. Cette princesse croyoit qu'il étoit au-dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutele lui convenoit plus en qualité de mère, qu'à Biron, qui n'étoit ni russe ni parent de l'Empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroissoit avantageux à la Prusse; car Biron son ennemi fut exilé, et le mari de la régente, Antoine de Bronswic, étoit beau-frére du Roi. La princesse de Mecklenbourg joignoit à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée; son mari, foible, sans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'instinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, étoit en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution le Roi envoya le baron de Winterfeld en ambassade en Russie pour féliciter le prince de Bronswic et son épouse de l'heureux succès de cette entreprise. Le vrai motif, l'objet caché

de cette mission étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, et de le rendre favorable aux desseins qu'on étoit sur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réussit aussi heureusement qu'on le pouvoit désirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impossible de faire des magasins, de préparer du canon et de mouvoir des troupes incognito : déjà le public se doutoit de quelque entreprise. Monsieur Damrath, envoyé de l'Empereur à Berlin, avertit sa cour qu'un orage la menaçoit et qu'il pourroit bien fondre sur la Silésie. Le conseil de la Reine lui répondit de Vienne :„ Nous ne voulons ni ne pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous nous mandez. „ On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le Roi sur son avénement au trône, mais plus encore pour juger, si Damrath avoit donné de fausses alarmes. Le marquis de Botta, fin et pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit question, et après avoir fait, le jour de son audience, les complimens d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avoit

faite et s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le Roi ne fit pas semblant de le comprendre, et répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverser, seroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le Roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue le comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la reine de Hongrie, qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le Roi avoit sur la Silésie, ce prince lui offroit son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudroient démembrer la succession de Charles VI, et sa voix à la diète de l'élection impériale au grand duc de Toscane. Comme il étoit à supposer que ces offres seroient rejetées, dans ce cas le comte de Gotter étoit autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambassade; elle entra

en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons *) et trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devoient être suivis de six bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain des magasins qu'une grosse armée auroit consumés pendant l'hiver. Avant que le Roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria: „ Vous allez ruiner la maison d'Autriche, Sire, et vous abymer en même temps ". „ Il ne dépend que de la Reine, reprit le Roi, d'accepter les offres qui lui sont faites.„ Cela rendit le marquis rêveur; il se recueillit cependant et reprenant la parole d'un ton de voix et d'un air ironique, il dit: „ Sire, vos troupes sont belles, j'en conviens;

*) Décembre.

les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont vu le loup : pensez, je vous en conjure, à ce que vous allez entreprendre.„ Le Roi s'impatienta et reprit avec vivacité.„ Vous trouvez que mes troupes sont belles, et je vous ferai convenir qu'elles sont bonnes.„ Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le Roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard et que le Rubicon étoit passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames foibles et timorées présageoient la chute de l'état, d'autres croyoient que le prince abandonnoit tout au hasard et appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espéroit de la fortune et prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs, dont il se trouve dans tous pays, envioient à l'état les accroissemens dont il étoit susceptible. Le prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan et n'étoit pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardoit l'armée

impériale comme son berceau; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de princesse à sa femme, et il craignoit avec cela l'agrandissement du Roi, qui réduisoit un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance et l'épouvante dans tous les esprits; il auroit voulu intimider le Roi lui-même, si cela avoit été faisable; mais le parti étoit trop bien pris et les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général comme étoit le prince d'Anhalt pouvoient faire sur les officiers, le Roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, et de leur parler en ces termes : „ J'entreprends „ une guerre, messieurs, dans laquelle je n'ai „ d'autres alliés que votre valeur et votre bonne „ volonté : ma cause est juste, et mes ressources „ sont dans la fortune. Souvenez-vous sans cesse „ de la gloire que vos ancêtres se sont acquise „ dans les plaines de Varsovie, à Fehrbellin et „ dans l'expédition de la Prusse. Votre sort est „ entre vos mains; les distinctions et les récom-

„ penses attendent que vos belles actions les
„ méritent. Mais je n'ai pas besoin de vous ex-
„ citer à la gloire; vous n'avez qu'elle devant
„ les yeux, c'est le seul objet digne de vos tra-
„ vaux. Nous allons affronter des troupes qui
„ sous le prince Eugène ont eu la plus grande
„ réputation: quoique ce prince n'existe plus,
„ d'autant plus d'honneur y aura-t-il à vaincre,
„ que nous aurons à mesurer nos forces contre
„ de braves soldats. Adieu! partez. Je vous
„ suivrai incessamment au rendez-vous de la
„ gloire qui nous attend.„

Le Roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arrivale 21 de décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit suspendue, se rompît. La cloche tomba, et cela fut pris pour un sinistre présage; car il règnoit encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le Roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifioit selon lui l'abaissement de ce qui étoit élevé; et comme la maison d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de Brande-

bourg, cela présageoit clairement les avantages qu'on remporteroit sur elle. Quiconque connoît le public, sait que de telles raisons sont suffisantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre *) que l'armée entra dans la Silésie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avoit point d'ennemi, que parce que la saison ne permettoit pas de camper: elles répandirent sur leur passage la déduction des droits de la maison de Brandebourg sur la Silésie. On publia en même temps un manifeste contenant en substance: que les Prussiens prenoient possession de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit assez clairement qu'on n'en sortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple et la noblesse ne regardèrent point l'entrée des Prussiens en Silésie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un secours officieux qu'un voisin prêtoit à son allié. La religion encore, ce préjugé sacré chez le peuple, concouroit à rendre les esprits prussiens; parce que les deux tiers de la Silésie sont composés de protestans

*) 1740.

qui long-temps opprimés par le fanatisme autrichien, regardoient le Roi comme un sauveur que le ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'est Glogau. La ville est située sur la rive gauche de cette rivière ; son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie étoit revêtue. Son fossé pouvoit se passer en plusieurs endroits ; la contrescarpe étoit presque détruite. Comme la saison rigoureuse empêchoit d'en faire le siège dans les formes, on se contenta de la bloquer ; d'ailleurs la grosse artillerie n'étoit point encore arrivée. La cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités ; il crut que de le bloquer n'étoit pas l'assiéger, et il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrad la plus grande partie de l'armée autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Prussiens, le général Braun fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine 3000 hommes ; il tenta de s'emparer de Breslau tant par

la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissoit de privilèges semblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ses magistrats et qui étoit exempte de toute garnison. L'amour de la liberté et du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre; ils résistèrent aux sollicitations du général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, si le Roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, et le Roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes et dirigeoit sa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de Janvier le Roi s'empara des faubourgs de Breslau sans résistance, et envoya les colonels de Borck et de Goltz pour

sommer la ville de se rendre : en même temps quelques troupes passèrent l'Oder et se cantonnèrent au dôme. Par là le Roi se trouvoit maître des deux côtés de la rivière et bloquoit effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvoit craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation : un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme et le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens et à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le Roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les personnes en place qui se trouvoient au service de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auroient fait usage dans la suite pour cabaler contre les intérêts des Prussiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie passa l'Oder pour chasser de Namslau une garnison autrichienne

de 300 hommes, qui quinze jours après se rendit prisonnière de guerre. On ne laissa qu'un régiment d'infanterie dans les faubourgs de Breslau, et le Roi dirigea sa marche sur Ohlau, où Braun avoit jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend son nom d'une petite rivière qui passe sous ses murs; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé et d'un fossé sec : le château qui vaut un peu mieux, ne peut se prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on se disposoit à donner un assaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garnison se débanda en sortant, et il ne lui resta que 120 hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neisse. Les ennemis avoient une garnison à Brieg de 1200 hommes et pour la bloquer, ainsi que les autres places, le général Kleist en fit l'investissement avec 5 bataillons et 4 escadrons. Pendant que le Roi avoit pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenstein, en approchant de la rivière de Neisse qui sépare la haute Silésie de la basse; il tomba sur les dragons de Lichtenstein, qu'il poussa sur Ottmachau : ce château épiscopal a un pont sur la

Neisse. Mr de Braun, pour couvrir et faciliter sa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le Roi le joignit avec des mortiers et quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garnison, se rendit à discrétion. Il ne restoit plus que la ville de Neisse à prendre; mais elle valoit mieux pour sa force que toutes les autres. Cette ville est située au-delà de la Neisse, fortifiée d'un bon rempart de terre et d'un fossé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas et marécageux, où Roth, qui en étoit commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la basse Silésie cette place est commandée par une hauteur qui en est éloignée de 800 pas. La saison rigoureuse s'opposoit aux opérations d'un siège formel; il ne restoit donc pour s'en emparer que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Roth avoit rendu l'assaut impraticable; il faisoit tous les matins ouvrir les glaces du fossé; il faisoit arroser le rempart d'eau qui se geloit tout de suite; il avoit meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de

faux pour repousser les assaillans, ce qui fit renoncer à l'assaut. On essaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes et 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition sur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué son coup faute de bonnes mesures. Pendant que les Prussiens se cantonnoient autour de Neisse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, descendit en haute Silésie; il délogea le général Braun de Jaegerndorf, de Troppau et du château de Graetz. Les Autrichiens se retirèrent en Moravie; les Prussiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, et s'étendirent jusqu'à Jablunka sur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires le comte de Gotter se trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour se conformer à l'usage que dans l'espérance de pouvoir réussir. Il avoit tenu un langage assez imposant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtisans de la reine de Hongrie disoient d'un ton

de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'archi-chambellan de l'empire, de présenter à l'Empereur le bassin à laver les mains, de prescrire des lois à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand duc une lettre que le Roi lui avoit écrite, où se trouvoient ces mots :„ Si le grand duc veut se perdre, qu'il se perde. „ Le grand duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominoit, prit la parole ; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars; ranima le grand duc, et contribua plus que tous les autres ministres à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers ; d'autres regardoient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidoit à Vienne, soutenoit que le roi de Prusse méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter

partit pour Vienne, le Roi envoya le général Winterfeld en Russie; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenoit avec toute la vivacité de son caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, et Mr de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive; c'étoit tout ce qu'on pouvoit désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le Roi quitta la Silésie et vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paroissoient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons et 40 escadrons auprès de Brandebourg sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, et d'où il tenoit également en échec les Saxons et les Hanovriens. La

plupart

plupart des souverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui se préparoit. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentoient une énigme, et il s'efforçoient à deviner si la Prusse étoit l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France étoit sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendoient les François ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à se déclarer les amis du Roi. Ce prince, pour sonder le terrain, avoit écrit au cardinal de Fleury, et quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disoit assez pour être entendu. Le cardinal *) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour: „ Que la garantie de la pragmati-„que sanction que Louis XV avoit donnée à „feu l'Empereur, ne l'engageoit à rien, par ce „correctif *sauf les droits d'un tiers:* de plus, „que feu l'Empereur n'avoit pas accompli l'ar-„ticle principal de ce traité, par lequel il s'étoit

*) Lettre datée d'Issi 25 Janvier 1741.

„chargé de procurer à la France la garantie de „l'Empire du traité de Vienne.„ Le reste de la lettre contenoit une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France et des avantages qu'on rencontroit dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devoient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le Roi continua cette correspondance; il marqua au cardinal le désir sincère qu'il avoit de s'unir avec le Roi très-chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporteroit de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit aussi jouer un rôle dans les troubles qui alloient survenir; elle étoit alliée de la France, et par l'instigation de cette puissance, elle avoit fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres du général Buddenbrock: ce corps, qui avoit inspiré de la jalousie à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Prusse; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussitôt que formés. Le roi de Pologne venoit d'envoyer le beau comte Lynar à Péterbourg. Ce ministre plut à la princesse de Mecklenbourg, ré-

gente de la Russie; et comme les passions du coeur influent sur les délibérations de l'esprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette passion auroit pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris et de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du Roi, comme c'est l'ordinaire, étoient ses plus proches voisins. Les rois de Pologne et d'Angleterre, qui se reposoient sur les intrigues que Lynar lioit en Russie, conclurent entre eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageoient les provinces prussiennes; leur imagination les engraissoit de cette proie, et tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune prince leur voisin, ils croyoient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espérance que la Russie et les princes de l'Empire concourroient pour faire réussir leurs desseins ambitieux. C'étoit le moment qu'auroit dû saisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le Roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le Roi s'en seroit contenté et l'auroit assistée envers et

contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent où se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on se tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger et former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amasser des magasins, et le Roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

CHAPITRE III.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

Les renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de Février. De leur côté les Autrichiens se préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des prisons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrad, pour lui confier le commandement de cette armée qui devoit recon-

quérir la Silésie. Ce maréchal assembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus se trouvoit à portée de couvrir la Bohême et de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit sur Neisse. Les housards autrichiens préludoient déjà sur la guerre; ils se glissoient entre les postes des Prussiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens et d'intercepter des convois: il se passa de petites actions, toutes aussi favorables à l'infanterie du Roi que fâcheuses pour sa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Silésie, se proposa de faire le tour de ses quartiers, pour se procurer la connoissance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweidnitz et vint à Frankenstein. Le général Derschau, qui commandoit dans cette partie, avoit poussé deux postes en avant; l'un étoit à Silberberg et l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le Roi voulut les visiter; les ennemis en eurent vent, et tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par méprise sur une escorte de dragons postés en relais auprès du village de

Baumgarten, entre Silberberg et Frankenstein. Le colonel Ditfort, qui commandoit cette escorte, ignoroit trop la guerre pour manoeuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu et perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le Roi, qui s'y trouvoit, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étoient à un mille de là; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le Roi avoit été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre étoit terminée, les Autrichiens auroient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie prussienne seroit devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le Roi se proposoit d'exécuter.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne, *) plus les affaires devenoient sérieuses. Le rapport des espions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis se renforçoient dans leurs postes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes et qu'ils méditoient de surprendre les Prussiens dans leurs

*) Mars.

quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons et 300 housards autrichiens s'étoient jetés dans Neisse. Cet indice seul étoit suffisant pour dévoiler en partie les desseins des ennemis, et cela fut cause que le Roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers : il auroit dû sur le champ les rassembler tous; mais il manquoit alors d'expérience, et c'étoit proprement sa première campagne. La saison n'étoit pas assez avancée pour que les blocus de Glogau et de Brieg pussent se convertir en sièges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, et le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de Mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois et prise en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, et la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis et toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à

perfectionner les ouvrages, et le prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le Roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; surtout les quartiers qu'occupoit le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le Roi voulut que le maréchal les levât et qu'il se repliât sur la Neisse, où le Roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le Roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale; et comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons et de 9 bataillons pour se rendre à Jaegerndorf; il rencontra le maréchal à Neustadt. La première question fut : „ Quelle „nouvelle avez-vous des ennemis ? Aucune, „reprit le maréchal, sinon que les troupes autri„chiennes sont dispersées le long des frontières „depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bohème,

„et j'attens à tout moment le retour de mon „espion.„ Le lendemain le Roi arriva à Jaegerndorf; son dessein étoit d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le maréchal Kalkstein l'attendoit avec 10 bataillons et autant d'escadrons. Le duc de Holstein, qui étoit alors à Frankenstein, devoit y joindre le Roi également avec 7 bataillons et 4 escadrons. Lorsque le Roi touchoit au moment de son départ *) et qu'il donnoit ses derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déserteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal, (qui n'est qu'à un mille et demi de Jaegerndorf) que leur cavalerie y campoit et qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie et du canon pour traverser les quartiers prussiens et les obliger à lever le blocus de Neisse. Dans ce temps même on entendit escarmoucher devant la ville ; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr de Neuperg étoit sur le point d'investir Jaegerndorf. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuse ville, 5 pièces de 3 livres et assez de poudre pour 40 charges.

*) 2 Avril.

La situation auroit été désespérée, si Mr de Neuperg avoit su en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une souris. Les ennemis vouloient savoir si les prussiens étoient encore dans leur quartier; pour s'en instruire leurs troupes légères alloient escarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qu'il en étoit. Les desseins des ennemis s'étant tout à fait manifestés, le Roi ne balança plus un moment pour rassembler l'armée. Les troupes de la basse Silésie eurent ordre de passer la Neisse à Sorge et celles de la haute Silésie de joindre le Roi à Jaegerndorf. Le 4 d'Avril le Roi partit pour Neustadt avec tous ces corps rassemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zukmantel et Ziegenhals vers Neisse. Le lendemain *) il se porta sur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait construire des ponts sur la rivière de Neisse. Il fallut lever le blocus de Brieg, et le général Kleist reçut ordre de joindre l'armée avec son détachement; le duc de Holstein reçut des ordres pareils, réitérés à plusieurs reprises; ceux qui en étoient chargés ne purent les lui rendre, et il demeura

*) 5 Avril.

tranquillement à Frankenstein, voyant passer l'ennemi à sa droite et à sa gauche sans s'en embarrasser. Des déserteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau; ils déposèrent que le général Lentulus avoit joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neisse. Sur cette nouvelle les quartiers prussiens furent resserrés à l'instant à l'entour de Steinau, et le Roi choisit un poste où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût se porter sur les Prussiens. Pour comble d'embarras le feu prit sur le soir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on sauva le canon et les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maisons étoient enflammées; les troupes passèrent la nuit au bivouac sur le terrain que le Roi avoit choisi pour son camp. Le lendemain *) ce petit corps de 13 bataillons et de 15 escadrons, après une marche assez fatigante, arriva à Falkenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui se fortifioit de l'autre côté de la rivière et faisoit même un feu assez vif sur

*) 6 Avril.

les Prussiens. Le prince Charles y marcha aussitôt avec 4 bataillons, et il avertit le Roi que Lentulus se trouvoit sur l'autre bord de la Neisse avec 50 escadrons, et rendoit le passage absolument impraticable, parce que le terrain étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz étoit déjà avec les troupes rassemblées des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, et le soir tous ces différens corps joignirent le Roi. Le lendemain *) l'armée passa la Neisse à Michelau dans le dessein de marcher sur Grotkau. Un courier qui avoit passé cette ville, apporta des dépêches au Roi, de sorte qu'il ne se doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros floccons pressés, interceptoit la lumière, et empêchoit de discerner les objets. On marchoit toujours. Les housards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui est sur ce chemin, et donnèrent sans le savoir sur un régiment de housards ennemis qui y cantonnoit. Les Prussiens

*) 7 Avril.

prirent 40 des ennemis tant à pied qu'à cheval, et l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant Mr de Neuperg avoit pris Grotkau; un lieutenant nommé Mitzschefahl y commandoit avec 60 hommes; il se défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déserteurs déposèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la grosse artillerie que le Roi y avoit mise en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent aussitôt assemblées. Le Roi la partagea en 4 divisions, qui cantonnèrent dans 4 villages, assez près les unes des autres, pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez-vous. Le Roi prit son quartier dans les villages de Pogrel et d'Alsen, d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau, pour l'avertir de son approche et pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers qui venoient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cause des partis ennemis qui infectoient ces contrées. Le jour suivant la neige fut si épaisse, qu'à peine distinguoit-on les objets à 20 pas : cependant on apprit que l'en-

nemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Prussiens n'auroit fait que s'accroître : les vivres commençoient à devenir rares, il falloit secourir Ohlau, et en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite; mais la fortune suppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'Avril, le temps parut clair et serein ; et quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'opposoit à ce qu'on vouloit entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel ; elle consistoit en 27 bataillons, 29 escadrons de cavalerie et 3 de housards : elle se mit en marche sur 5 colonnes; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, et les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le Roi savoit que l'ennemi lui étoit supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers ; c'étoit une disposition dont Gustave Adolphe avoit fait usage à la bataille de Lutzen, et dont selon toute apparence on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui

mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz prit une vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Molwitz étoient venus donner au Roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen et Hüneren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne : la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorf; Mr de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette aile, s'y prit si maladroitement, qu'il n'y arriva point : la gauche étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avoit pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hasard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à

mille pas derrière les lignes, et le régiment de la Motte, *) qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens; il auroit dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un général expérimenté comme Mr de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière : il étoit cependant excusable; il avoit donné des ordres à différens officiers de housards de battre la campagne, surtout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir, et le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du Roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. Mr de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui étoit promptement et bien servi; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de Mr de Roemer, arriva la première. Cet officier

*) Il arrivoit d'Oppeln.

Officier intelligent et déterminé, vit que l'aile droite des Prussiens étoit plus près de Molwitz que la gauche ; il comprit qu'en restant dans son poste, Mr de Neuperg risquoit d'être battu avant que la cavalerie de sa gauche fût arrivée, et sans attendre l'ordre de personne, il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. Mr de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorf, fit très-maladroitement par escadrons un quart de conversion à droite ; Mr de Roemer, qui s'en apperçut, sans se former, donna à bride abattue et en colonne sur cette aile que Mr de Schulenbourg commandoit ; les 30 escadrons des troupes de la Reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'instant les 10 escadrons prussiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa devant et entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, si celle-ci n'avoit fait feu sur ces fuyards ; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr de Roemer y fut tué ; mais ce qui doit surprendre tout militaire, c'est que ces deux bataillons de grenadiers qui avoient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls et se joignirent en bon ordre à la droite de l'infan-

terie. Le Roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues et ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent et Mr de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuse tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis, et à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du Roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistoit comme un

rocher à leurs attaques, et par son feu leur détruisoit beaucoup de monde. A la gauche des Prussiens les choses étoient moins hasardées; cette aile qu'on avoit refusée à l'ennemi, étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz; au delà de ce marais, la cavalerie du Roi avoit chargé celle de la reine de Hongrie et l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des soldats étoient consumées, et ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise étoit si violente, que de vieux officiers croyoient les affaires sans ressource et prévoyoient le moment où ce corps sans munition seroit obligé de se rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainsi, et cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte; car non seulement l'infanterie se soutint, mais elle gagna du terrain sur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec sa gauche, qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le signal de la victoire, et de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale: la nuit empê-

cha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 escadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chaussée qu'ils avoient à passer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les housards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la Reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantassins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards et 1200 hommes qui furent faits prisonniers. Du côté des Prussiens on compta 2500 morts, parmi lesquels étoit le margrave Fréderic, cousin du Roi; et 3000 blessés. Le premier bataillon des gardes, sur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ses officiers; et de 800 hommes dont il étoit composé, il n'en resta que 180 en état de faire le service.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du Roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué sans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui feroit le plus de fautes, du Roi ou du maréchal Neuperg. Si le général autrichien étoit supérieur par ses projets, les Prussiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr de Neuperg étoit sage et judicieux : en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du Roi; il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, et il est sur le point non seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais Mr de Neuperg auroit pu surprendre le Roi à Jaegerndorf, et par ce coup seul terminer toute cette guerre; de Neisse il auroit pu enlever le corps du duc de Holstein qui cantonnoit à un mille de-là; avec un peu plus d'activité il auroit pu empêcher le Roi de passer la Neisse à Michelau; de Grotkau encore il auroit dû marcher jour et nuit pour prendre Ohlau et couper le Roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable il se laissa surprendre, et fut battu en grande partie par sa propre faute. Le Roi donna encore plus de prise que lui à la cen-

sure; il fut averti à temps du projet des ennemis, et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jaegerndorf pour éparpiller encore plus ses troupes; il auroit dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse; il se laissa couper du duc de Holstéin, et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il risquoit de perdre l'armée, et de se perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit, au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la Reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paroissoit; s'il avoit seulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que 24 bataillons françois furent pris à Blindheim; mais il n'y avoit dans son armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. Il règnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connoissoient que les petits détails, et faute d'avoir fait la guerre,

elles n'alloient qu'en tâtonnant et craignoient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. Molwitz fut l'école du Roi et de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avoit faites, et il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avoit eu occasion de frapper un grand coup; mais pour lui les occasions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du Roi, il avoit marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva précisément le jour de la bataille et entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste: il en auroit pu détruire les restes; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à Mr de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, et le duc de Holstein joignit tranquillement l'armée du Roi auprès d'Ohlau. Après sa jonction et l'arrivée d'autres renforts, ce corps rassemblé consistoit en 43 bataillons, 66 escadrons de cavalerie et 3 de housards. Pour profiter de cette victoire, il fut résolu d'entre-

prendre le siège de Brieg. Le maréchal de Kalckstein fut chargé de la conduite de ce siège, et l'armée du Roi se campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr Piccolomini, qui étoit commandant de la place, capitula, avant que son chemin couvert fût emporté, et lorsqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée resta trois semaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été consumées. Le Roi profita de cette inaction pour exercer sa cavalerie, pour lui apprendre à manoeuvrer et à changer sa pesanteur en célérité; elle fut souvent envoyée en parti, pour que les officiers apprissent à profiter du terrain et qu'ils prissent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Russie, fit un si beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être aussi bon officier que bon négociateur; il surprit et battit le général Baranay à Rothschlot et lui prit 300 prisonniers. Comme les Prussiens jouis-

soient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles ; ce qui leur procura à la petite guerre plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de housards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brûlèrent Zobten, comment les Prussiens les battirent à Friedwalde et en d'autres rencontres; parce que ce n'est pas l'histoire des housards, mais celle de la conquête de la Silésie que nous nous sommes proposé de décrire. La bataille qui en avoit presque décidé, causa des sensations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des succès, s'irrita et s'aigrit de ses pertes: dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie et quantité de milices dont elle renforça Mr de Neuperg. Le roi d'Angleterre et celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient méprisée. L'empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes

autrichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire ; la cour se flattoit qu'en se mêlant de cette guerre elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenoit à Francfort, vint dans le camp *) du Roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux rouloient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage et le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, et sur la garantie que la France promettoit de donner de la basse Silésie, à condition que le Roi renonçât à la succesion des duchés de Juliers et de Bergue et qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, et il fut stipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'empire, dont une iroit au secours de l'électeur de Bavière, et l'autre s'établiroit en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens et

*) Molwitz.

aux Saxons; et qu'enfin, préférablement à tout la Suède déclareroit la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroissoit, ne fut pas signé. Le Roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, et il se réservoit ce parti comme une dernière ressource. Le maréchal de Belle-Isle se livroit souvent trop à son imagination; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il se trouvoit auprès du Roi, ayant un air plus occupé et plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle désagréable. „ Aucune, répondit le maréchal; „ mais ce qui m'embarrasse, Sire, c'est que je „ ne sais ce que nous ferons de cette Mora- „ vie. „ Le Roi lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appas le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable et l'exécuta dans la suite. Ce n'étoit pas à la France seule que se bornoient les négociations des Prussiens; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre et par toute

l'Europe. Sur quelques propositions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le Roi avoit écrite au roi d'Angleterre, ce prince avoit répondu que ses engagemens l'obligeoient à la vérité à soutenir l'indivisibilité de la succession de Charles VI, et qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Prussiens et les Autrichiens; qu'il offroit cependant volontiers ses bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme ministre d'Angleterre et le sieur Schwichelt comme ministre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au service du même prince, chargés d'instructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de son maître en lui garantissant les évêchés de Hildesheim, d'Osnabruck et les bailliages qui lui sont hypothéqués dans le Mecklenbourg on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Prusse étoient mieux ménagés. L'anglois offroit les bons offices de son maître pour engager la reine de Hongrie à la cession de quelques principautés de la basse Silésie; on éluda d'entrer sur ces points dans une né-

gociation formelle, avant d'être préalablement instruit des dispositions où se trouvoit la cour de Vienne. Ces ministres étoient dans le camp du Roi et il paroissoit singulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au sieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit sur toute chose qu'on fît un mystère de ses négociations au ministre d'Angleterre. Ces Anglois et ces Hanovriens qui flattoient le Roi dans son camp, ne vouloient que l'endormir; ils n'agissoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Russie, Finch ministre anglois y souffloit la guerre; les intrigues du comte de Botta et les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Bronswic, général en chef de la Russie, poussé par sa grand'mère, par l'Impératrice douairière et par ces ministres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit incessamment engager la Russie à déclarer la guerre à la Prusse. Les troupes s'assembloient déjà en Livonie; le Roi en étoit informé, et c'est ce qui lui inspiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intri-

gues avoient également extorqué du grand pensionnaire de Hollande une lettre *) exhortatoire pour engager le Roi à retirer ses troupes de la Silésie. Toutes ces machinations des Anglois et surtout ce qu'on prévoyoit en Russie, déterminèrent enfin le Roi à signer son traité avec la France aux conditions dont il étoit convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles suivans : que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'Août, et que ce traité seroit tenu secret jusqu'à ce que sa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Prussiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit se presser; on voyoit éclater la mauvaise volonté des Russes; on voyoit 6000 Danois et 6000 Hessois auxquels l'Angleterre donnoit des subsides, joints aux troupes hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'Avril. Les Saxons de leur côté se préparoient de même et il étoit question de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne restoit donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des François, en amusant

*) Présentée par Ginkel le 15 Juin.

le mieux qu'on pourroit le lord Hindfort et le sieur Schwichelt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venoit de signer avec la France. Le Roi et ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation qui paroissoit toujours sur le point d'être terminée s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonstance, qui obligeoit l'Anglois de demander à sa cour de plus amples instructions : on étoit sur le point de conclure et on ne finissoit jamais. Le camp du Roi avoit pris la forme d'un congrès; mais l'armée se mit en mouvement et elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit en marche et vint camper auprès de Grotkau. Mr de Neuperg étoit à trois milles de là, derrière la ville de Neisse, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvoit tirer ses vivres et nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste elle étoit à une égale portée de Brieg et de Schweidnitz et couvroit toute la basse Silésie. On profita des huit

semaines qu'on resta dans cette position, pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie; ce qui se fit avec tant de succès; que l'armée n'avoit pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le Roi s'occupoit à rendre son armée plus formidable, Mr de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, si on lui avoit laissé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le Roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breslau un nombre considérable de vieilles dames natives de l'Autriche et de la Bohême, et depuis long-temps établies en Silésie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns servoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatisme de la religion catholique et l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémissoient de colère au seul nom prussien; elles cabaloient sourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correspondances dans l'armée de Mr de Neuperg par des moines et des prêtres qui leur servoient d'émissaires; elles étoient instruites de tous

les

les desseins des ennemis. Ces femmes, pour se conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appeloient leurs assises, où presque tous les soirs elles s'assembloient, se communiquoient leurs nouvelles et délibéroient sur les moyens qu'on pourroit employer pour expulser une armée hérétique de la Silésie et détruire tous les mécréans. Le Roi étoit instruit en gros de ce qui se passoit dans ces conventicules, et il n'épargna rien pour faire glisser dans ces assises une fausse soeur, qui sous prétexte de haine pour les Prussiens y seroit bien reçue, et pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'est par ce canal qu'on apprit que Mr de Neuperg s'étoit proposé par ses mouvemens d'éloigner le Roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées et par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Prussiens tous leurs magasins et leur couper en même-temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conservoient avec l'électorat. Il fut aussitôt résolu de prévenir l'ennemi à tout prix et de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats

avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics et les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche furent mandés au camp du Roi; on y invita en même-temps les ministres étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner lieu. On détacha en même-temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg *). On demanda à la ville le passage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un chariot s'embarrassa dans un autre; trois bataillons et cinq escadrons en profitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison**) et les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr de Neuperg, qui ne se doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté sur Frankenstein, dans l'espérance que le Roi tomberoit

*) 7 Août.

**) Le général Marwitz en devint gouverneur.

tout de suite sur Neisse et qu'alors il exécuteroit son projet sur Breslau ; mais s'appercevant que son coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du Roi arriva en même-temps que la sienne à Reichenbach ; celle des Autrichiens rebroussa chemin et se replia sur Frankenstein. Le Roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en 10 escadrons de dragons et 13 de housards. Mr de Neuperg avoit judicieusement choisi sa position : il entretenoit sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tiroit ses vivres de la Bohème par Glatz, et fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conserver ; sa droite étoit appuyée à Frankenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, et deux ruisseaux couvroient son front et le rendoient inabordable. Ces difficultés animèrent le Roi ; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens et de les renvoyer en haute Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne sera pas hors de propos de

jeter auparavant un coup-d'oeil sur ce qui se passoit dans le reste de l'Europe.

La reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François passoient le Rhin et longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté; elle dépêcha le sieur Robinson, qui étoit ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accommodement. Ce Robinson prenant le ton de hauteur, dit au Roi que la Reine vouloit bien oublier le passé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre espagnole et 2 millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fît la paix et que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre étoit une espèce d'enthousiaste à l'égard de la reine de Hongrie; il négocioit avec l'emphase dont il auroit harangué dans la chambre basse. Le Roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton et lui répondit: „ Que c'étoit „ à des princes sans honneur à vendre leurs „ droits pour de l'argent; que ces offres lui „ étoient plus injurieuses que n'avoit été la „ méprisante hauteur de la cour de Vienne, et

haussant le ton, „ mon armée, dit-il, me trou-
„ veroit indigne de la commander, si je per-
„ dois par un traité flétrissant les avantages
„ qu'elle m'a procurés par des actions de valeur
„ qui l'immortalisent. Sachez de plus que je ne
„ puis abandonner sans la plus noire ingrati-
„ tude mes nouveaux sujets, tous ces protes-
„ tans qui m'ont appelé par leurs voeux. Vou-
„ lez-vous que je les livre comme des victi-
„ mes à la tyrannie de leurs persécuteurs,
„ qui les sacrifieroient à leur vengeance ? Ah!
„ comment démentirai-je en un seul jour les
„ sentimens d'honneur et de probité avec les-
„ quels je suis né? et si j'étois capable d'une
„ action aussi lâche, aussi infâme, je croirois
„ voir sortir mes ancêtres de leurs tombeaux:
„ non, me diroient-ils, tu n'es plus notre
„ sang, tu dois combattre pour les droits que
„ nous t'avons transmis, et tu les vends! tu
„ souilles l'honneur que nous t'avons laissé
„ comme la partie la plus précieuse de notre
„ héritage; indigne d'être prince, d'être roi,
„ tu n'es qu'un infâme marchand qui préfère
„ le gain à la gloire. Non jamais, jamais je ne
„ mériterai de tels reproches; je me laisserai

„ ensevelir moi et mon armée sous les ruines
„ de la Silésie, plutôt que de permettre que
„ l'honneur et la gloire du nom prussien re-
„ çoive la moindre tache. C'est la seule répon-
„ se, monsieur, que je puisse vous donner. „
Robinson fut étourdi de ce discours auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le Roi continuoit à flatter le lord Hindford et à l'endormir dans une parfaite sécurité : il n'étoit pas encore temps de se découvrir. Et pour ménager les puissances maritimes, on leur communiqua les propositions du sieur Robinson ; on excusa le Roi sur son refus, en alléguant que sachant que le traité de Barrière lioit les mains à la reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les cessions qu'elle vouloit faire du Limbourg et de la Gueldre : ce fut surtout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la déférence que le Roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousseroit jusqu'à refuser le Brabant même, si on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière ; elle lui promit sa voix à la diète d'élection. Ces deux

princes se garantirent mutuellement, l'un la Silésie à la Prusse, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau et la Bohème à la Bavière. Le Roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de 400,000 écus, et le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux et les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, et détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre ; du roi de Pologne et du prince Antoine Ulric contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les états du Roi, se laissa entraîner au torrent, et faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit su que faire de la Moravie et de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume et les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'Août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglois : il

y apporta une carte de la Silésie où la cession de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre : il fut froidement reçu, et on lui donna à connoître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres et de Vienne avoient trop compté sur le secours des Russes : selon leur calcul il falloit infailliblement que le Roi humilié, rabaissé, leur demandât la paix à genoux : il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, et qui détournent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François et les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs et unanimes qu'on pouvoit espérer de terrasser la reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le Roi qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr de Neuperg de la forteresse de Neisse et de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé ; mais il manqua par l'exécution. Mr de Kalkstein fut commandé avec 10,000

hommes et des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz et y jeter un pont, afin que l'armée qui le suivoit de près, le pût passer à son arrivée : il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit et se trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins gâtés et rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde et arriva même avant lui au camp de Toupadel et de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus se réparer; le Roi marcha lui-même à Woitz*) et fit établir ses ponts sur la Neisse; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, se présenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques prisonniers que l'on fit, on apprit que Mr de Neuperg n'avoit devancé le Roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le passer, si l'ennemi n'avoit pas prévenu le Roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de passer sur un pont en présence d'une armée qui certainement eût

*) 4 Septembre.

battu les troupes en détail et à mesure qu'elles auroient pris du terrain pour se former. Cela fit résoudre de se poster pour ce jour sur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Prussiens prirent le camp de Neudorf; et pour tirer leurs subsistances de la ville de Brieg, ils en assurèrent la communication, en occupant les postes de Loewen et de Michelau. Les orages qui menaçoient la maison d'Autriche, et les dangers qui devenoient plus pressans de jour en jour, firent enfin résoudre sérieusement la reine de Hongrie à se débarrasser d'un de ses ennemis, pour rompre la ligue formidable qui alloit l'accabler. Elle demanda sérieusement la paix; elle ne chicana plus sur la ville de Breslau; elle insista seulement pour conserver celle de Neisse. Le lord Hindford, qui négocioit alors en son nom, prétendoit que le Roi en faveur d'aussi grandes cessions assistât la reine de Hongrie de toutes ses forces. Le Roi lui répondit qu'il étoit fâché de se trouver dans la nécessité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de signer avec la France et la Bavière. La désolation étoit si grande à

Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite : la cour étoit sur son départ. Dans cette consternation générale l'Impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Bronswic, qui servoit dans l'armée, la lettre suivante ; elle est trop singulière pour la passer sous silence.

„ Vienne, 17 Septembre 1741. Mon cher „ neveu, je romps un silence cruel que votre „ conduite en servant contre nous m'a imposé, „ ni je le ferois, si j'avois d'autres voies pour „ conjurer le roi de Prusse de me rendre en „ lui un neveu que je ne puis nommer cher et „ digne d'estime après l'affliction que vous „ deux me causez. La consolation en est entre „ les mains du Roi. La Reine, ma fille lui accor- „ de tout ce que personne ne sauroit garantir „ qu'elle-même, s'il aide à la mettre en cet „ état en entière tranquillité et que le Roi aide „ à éteindre le feu qu'il a lui-même allumé, „ et n'agrandisse lui-même ses propres enne- „ mis ; car il ne faut que la mort de l'électeur „ Palatin pour lui en attirer d'autres ; plus, que „ l'agrandissement de Bavière et de Saxe ne

„ peut souffrir qu'il possède tranquillement ce
„ que la Reine lui a laissé en Silésie. Ainsi,
„ persuadez le Roi de devenir notre bon allié,
„ d'assister la Reine de troupes à conserver des
„ états que tant d'ennemis accablent; car c'est
„ même l'avantage des deux maisons s'ils sont
„ en étroite alliance, leur pays étant à portée
„ de se pouvoir aider à soutenir leurs droits ré-
„ ciproques. Je compte tout sur votre repré-
„ sentation et sur les belles qualités que possè-
„ de le Roi, qui nous ayant attiré le mal, vou-
„ dra aussi avoir l'honneur de nous sauver en
„ son temps du précipice, et avoir quelques
„ égards même pour ses propres intérêts, pour
„ une mère et tante affligée, qui après pourra
„ sans rancune se dire, votre affectionnée tante
„ Elisabeth. „ Le prince Ferdinand répondit en substance à l'Impératrice douairière, que le Roi ne pourroit pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France et la Bavière, qu'il plaignoit sincèrement l'Impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer sa situation et y compatissoit, mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étoient passés. On intercepta, à

peu de jours de différence, une lettre que l'Impératrice douairière écrivoit au prince Louis de Bronswic, qui se trouvoit alors en Russie; elle étoit plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux : en voici la copie tirée sur l'original. „ 21 Septembre 1741. Mon cher „ neveu, l'état de nos affaires ont pris un pli „ si accablant, que l'on peut dire notre cas un „ abandon géneral : car plus aucun n'est pour „ nous. Ce qui nous console dans notre mal- „ heur, est que Dieu précipitera plus d'un „ Pharaon dans la mer rouge et confondra nos „ faux simulés amis. Il n'est pas possible que „ la plupart croient plus qu'il y a un Dieu. „ Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont „ pas endormie, et malgré que l'électeur de „ Bavière nous a attiré les François et me chasse „ d'ici, je l'estime un digne prince; il n'a point „ simulé ni été faux, il s'est démasqué d'abord „ et agi honnêtement. Je doute de vous écrire „ plus d'ici. C'est une triste année pour moi. „ Conservez-nous l'alliance, et qu'ils se gar- „ dent de faux et simulés amis, qui suis votre „ affectionnée tante Elisabeth. „

Le style de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le coeur ulcéré des pro-

grès des Prussiens en Silésie et que cette cour ne respiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne sauroit croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, et refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour propre et de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageoit l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étoient pas aussi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Russes auprès de Willmanstrand. Cet échec étoit considérable pour ce royaume affoibli et ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient essuyé ses alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces états. Le Roi fit une grande

faute alors en employant tout son crédit pour dissuader les François de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, et qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raisonnement aussi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le Roi avoit fait avec l'électeur de Bavière. On pressoit Mr de Valori de la procurer. Sa cour faisoit encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz et sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva étant auprès du Roi de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le Roi mit le pied dessus; il congédia le ministre au plus vîte. Ce billet étoit de Mr Amelot, secrétaire des affaires étrangères ; il portoit de n'accorder Glatz et la haute Silésie à la Prusse

qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusoit. Après cette découverte Mr de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des François sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent et parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de si près. Les mesures qu'il avoit prises avec la Russie et la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution le lord Hindford se rendit au camp autrichien; de là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses états il falloit savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le Roi qui connoissoit la duplicité des Anglois et des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auroient

roient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau et vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens Mr de Neuperg quitta Neisse et se porta sur Oppersdorff. Le Roi le tourna par Friedland et se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manoeuvres accélérèrent la négociation du lord Hindford; il vint avertir le Roi que sa négociation avoit si bien réussi, que Mr de Neuperg étoit près d'abandonner la Silésie, pourvu que le Roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la Reine. Les ennemis se contentoient d'un pourparler qui valoit des provinces à l'état et des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte: le Roi voulut essayer ce qui pourroit résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Oberschnellendorf, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus et le lord Hindford. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quel-

que sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas assez forts pour rompre avec elle; il connoissoit par son expérience les dispositions de la cour de Vienne; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable : il étoit clair que la reine de Hongrie ne se prêtoit à cette convention que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce seroit autoriser le Roi à rompre cette convention; le Roi étoit bien sûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le lord Hindford tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne seroit assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seroient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Silésie comme en Bohème, et surtout que sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler seroit nul de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'est surtout manifestée sur Mr de Neuperg, qui paroissoit destiné à faire les traités les plus

humilians pour ses souverains. Peu après Mr de Neuperg fit prendre à son armée la route de la Moravie. Le siège de Neisse fut aussitôt commencé, la ville ne tint que 12 jours; la garnison autrichienne n'en étoit pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages qui par la suite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville prise, on sépara l'armée; une partie marcha en Bohème sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes aux ordres du maréchal Schwérin s'établit dans la haute Silésie.

Le duc de Lorraine, qui se trouvoit à Presbourg, se flattant que le Roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit demandant sa voix pour l'élection à l'empire. La réponse fut obligeante, mais conçue dans un style obscur et si embrouillé, que l'auteur même n'y comprenoit rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Silésie, le Roi reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre

par ses fautes; mais les difficultés qu'il avoit surmontées, n'étoient qu'une partie de celles qui restoient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

CHAPITRE IV.

Raisons politiques de la trève. Guerre des François et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations.

Pour ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous sommes contentés de ne toucher que succintement les causes qui occasionnèrent cette espèce de suspension d'armes entre la Prusse et l'Autriche. Cette matière est délicate. La démarche du Roi étoit scabreuse : il est nécessaire d'en développer les motifs les plus secrets : le lecteur nous par-

donnera de reprendre les choses d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le Roi avoit entreprise, étoit de conquérir la Silésie : s'il prit des engagemens avec la Bavière et la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet; mais la France et ses alliés visoient à des fins toutes différentes. Le ministère de Versailles étoit dans la persuasion que c'en étoit fait de la puissance autrichienne et qu'on alloit la détruire pour jamais. Il vouloit élever sur les ruines de cet empire quatre souverains, dont les forces pourroient se balancer réciproquement; savoir, la reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, et la Carniole; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol et du Brisgau; la Prusse avec la basse Silésie; enfin la Saxe joignant la haute Silésie et la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auroient jamais pu se comporter à la longue, et la France se préparoit à jouer le rôle d'arbitre et à dominer sur des despotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveler les usages de la politique des Romains dans les temps les

plus florissans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique et ne convenoit en aucune manière au Roi, qui travailloit pour l'élévation de sa maison et qui étoit bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former et se créer des rivaux. Si le Roi s'étoit rendu l'instrument servile de la politique françoise, il auroit préparé lui-même le joug qu'il se seroit imposé : il auroit tout fait pour la France et rien pour lui-même, et peut-être Louis XV seroit-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles V. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le Roi avoit secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françoises, leur fortune excessive l'auroit subjugué; d'allié il seroit devenu sujet; on l'auroit entraîné au-delà de ses vues, et il se seroit trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence sembloit donc exiger du Roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche

et de Bourbon. La reine de Hongrie étoit au bord du précipice; une trève lui donnoit le moyen de respirer et le Roi étoit sûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressoit de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du Roi, qu'il avoit découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleuri entretenoit avec Mr de Stainville, ministre du grand duc de Toscane à Vienne: il savoit que le cardinal étoit tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui offroit le Luxembourg et une partie du Brabant; il s'agissoit donc de manoeuvrer adroitement, surtout de ne point se laisser prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement justifia bientôt ce que le Roi avoit prévu de l'indiscrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Prusse, en Saxe, en Bavière, à Francfort sur le Mein, et partout où elle avoit des émissaires. Le comte de Podewils, ministre des affaires étrangères, avoit été chargé à son retour de la Silésie de passer par Dresde, pour sonder

cette cour, qui avoit marqué sans cesse beaucoup de jalousie et de mauvaise volonté pour tout ce qui intéressoit la Prusse : il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émissaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propositions de paix que le maréchal rejeta, lui déclara que sa cour s'étoit à tout hasard accommodée avec le roi de Prusse. Bien plus, toute la ville de Dresde étoit inondée de billets qui avertissoient les Saxons de suspendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le roi de Prusse, réconcilié avec la reine de Hongrie, se préparoit à faire une invasion en Lusace. La timidité ombrageuse du comte de Bruhl fut rassurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, et les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière communiqua au Roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de Décembre, sans quoi cette princesse se trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne

dégageoit le Roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscrétion.

La guerre avoit souvent changé de théâtre pendant ces négociations: alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne; s'il eût avancé, il se seroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit opposé qu'une foible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'apréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume et le garder. Les François, par une finesse mal entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendroit trop puissant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de François et de Bavarois fut partagée; on en donna 15,000 hommes à Mr de Ségur, pour couvrir l'Autriche et l'électorat, et l'électeur avec le gros de ses forces s'empara de Tabor, de Budweis, et marcha droit

à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que Mr de Gassion, les premiers venant de Lowositz, le dernier de Pilsen.

Le maréchal Toerring et Mr de la Leuville, qui commandoient à Tabor et Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable, mais par cette position qu'ils occupèrent, Mr de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr de Neuperg et le prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison, se détermina à la prendre par surprise. La place étoit d'une vaste enceinte; elle étoit défendue par une garnison trop foible; en multipliant les attaques, il falloit nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, et cela suffisoit pour l'emporter. Prague fut donc assaillie de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le

pont-levis et introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de St Charles que le comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr de Polastron devoit diriger, manqua tout-à-fait. Le duc de Lorraine, grand duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, et il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Koenigssaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages et se rendoient par bandes aux François. Mrs de Neuperg et de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus, et Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de

Belle-Isle, que la sciatique avoit retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Sassawa, et d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec 20 bataillons et 30 escadrons. L'intention du maréchal étoit de pousser jusqu'à Budweis; mais la circonspection de ce général l'arrêta à Piseck. Ainsi l'inactivité des généraux françois donna aux Autrichiens le temps de respirer et de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies; mais se trouvant à Strasbourg, dont il étoit gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès son arrivée ce maréchal se brouilla avec Mr de Belle-Isle. Broglio changea

toutes les dispositions de son prédécesseur: il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Piseck. Le grand Duc fit mine de l'attaquer; sa tentative fut inutile: Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétassent si souvent; ils auroient bien voulu que les Prussiens se missent en avant pour les couvrir; mais il auroit fallu être imbécille pour souscrire à de telles prétentions. Mr de Valori, qui étoit ministre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes: il soutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à se battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, et à la fin il se lassa de ses vaines importunités.

Tant de puissances, qui s'étoient alliées contre la maison d'Autriche et qui vouloient partager ses dépouilles, avoient excité la cupidité des princes qui jusqu'alors s'étoient tenus

tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensoit à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions sur cette principauté et sur celle de Plaisance, qu'elle appeloit son cotillon, pour y établir son second fils Don Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de Mr de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Don Philippe avec un autre corps passoit par le Dauphiné et la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche et causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations, au lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette

diète étoit partagée en deux partis; les uns étoient partisans fanatiques de la reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le grand Duc pour Empereur, les autres vouloient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta, et leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée, et de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, et s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds et les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses et ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation et

pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de Décembre de l'année 1741, on étoit aussi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques succès par leurs armes, le grand Duc auroit emporté la pluralité des voix: il falloit donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages et empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le Roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection : cet expédient fut approuvé et la diète fixa pour ce choix le 24 de Janvier de l'année 1742.

Cette diète et ses délibérations faisoient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles pour garantir ses possessions. Il y envoya comme son

ministre

ministre Mr de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleuri demanda au Roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenser à demi et que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs; il croyoit ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens; il signa ce traité. Ces tempéramens et cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense ses talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne sauroit être timide, et celui qui est né avec trop de circonspection, ne sauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvoit en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse; on s'assembloit pour élire un Empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, et en Russie on détrônoit un jeune Empereur encore au berceau: une révolution plaça la princesse Élisabeth sur ce trône. Un

chirurgien *) françois de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobraszenskoi corrompus par l'argent de la France, conduisent Élisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune Empereur, son père le prince Antoine de Bronswic, et sa mère la princesse de Mecklenbourg sont arrêtés. On assemble les troupes, elles prêtent le serment à Élisabeth, qu'ils reconnoissent pour leur Impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, et exilé en Sibérie : tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après ses espérances s'évanouir.

Le dessein du cardinal de Fleuri étoit de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendroit le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède : dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis

*) Lestoc.

de la Chétardie, ambassadeur à Péterbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la régente et le généralissime. De telles entreprises, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent et qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais sa dévancière, l'impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement distingué Biron, courlandois et étranger comme Lynar : tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps et par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princesse Élisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avoient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie; son coeur seul la trahissoit. La princesse

Élisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche: la première étoit capricieuse et méchante; la seconde dissimulée, mais facile; toutes deux haïssoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit su profiter de l'occasion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Russie étoit agitée par des troubles intestins: tout lui présageoit d'heureux succès; mais le destin de la Suède n'étoit point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans une espèce d'engourdissement pendant et après cette révolution; elle laissa échapper l'occasion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ses armées. Dès que l'impératrice Élisabeth se crut assurée sur le trône, elle distribua les premières places de l'empire à ses partisans. Les deux frères Bestuchew, Woronzow et Trubetzkoi entrèrent dans le conseil. Lestoc, le promoteur de l'élévation d'Élisabeth, devint une espèce de ministre subalterne, quoique chirurgien; il étoit porté pour la France; Bestuchew pour l'Angleterre: de là naquirent des divi-

sions dans le conseil et des intrigues interminables à la cour. L'Impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puissances; mais elle se sentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne et pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'Empereur qu'elle avoit détrôné, étoit cousin germain de la reine de Hongrie, neveu de l'Impératrice douairière, et beau-frère du roi de Prusse; et elle appréhendoit que les liens du sang ne fissent agir ces puissances en faveur de la famille sur la ruine de laquelle elle avoit établi sa grandeur. Cette princesse préférant sa liberté aux lois du mariage, trop tyranniques selon sa façon de penser, pour affermir son gouvernement appela son neveu le jeune duc de Holstein à la succession. Elle le fit élever à Péterbourg en qualité de grand duc de Russie. Le public croit assez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, sont les fruits de leur prévoyance et de leur habileté: par une suite de cette prévention l'on soupçonna le Roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Russie; mais il n'en étoit rien. Le

Roi n'y eut aucune part et n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorsque le maréchal de Belle-Isle se trouvoit au camp de Molwitz, la conversation avoit tourné sur le sujet de la Russie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine et de sa femme la régente; et dans un moment où sa colère s'allumoit, il demanda au Roi s'il verroit avec peine qu'il se fît une révolution en Russie en faveur de la princesse Élisabeth, au désavantage du jeune empereur Iwan qui étoit son neveu. Sur quoi le Roi répondit qu'il ne connoissoit de parens parmi les souverains que ceux qui étoient ses amis. La conversation finit, et voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressoit le Roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitoit son alliance, le Danemarck ses avis pour changer de parti; la Suède demandoit son assistance, la Russie ses bons offices à Stockholm; et l'Empire germanique soupirant après la paix, faisoit les plus vives

instances pour que les troubles s'appaisassent.

Les choses ne restèrent pas long-temps dans cette situation. Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La destinée de la Prusse entraîna encore le Roi sur ce théâtre que tant de batailles devoient ensanglanter, et où les vicissitudes de la fortune se firent sentir tour à tour aux deux partis qui se faisoient la guerre. Le plus grand avantage que le Roi retira de cette espèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ses forces plus formidables. L'acquisition de la Silésie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée : elle étoit alors de 106 bataillons et de 191 escadrons, dont 60 de housards. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

CHAPITRE V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

Quoique les François fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau et de la Sassava, les Autrichiens ne désespéroient point de leur salut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol.

Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussitôt le plan de tomber sur les quartiers de Mr de Ségur et de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 Juin 1741, que le Roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva avoit été prévu, et que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il Roi ou Empereur même. Voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

„ La position des troupes prussiennes occu-
„ pant une partie considérable des forces au-
„ trichiennes, on contient le maréchal de Neu-
„ perg en Silésie. L'armée des alliés, qui n'a

„ point d'ennemi devant elle, devroit pousser
„ ses opérations le long du Danube et gagner
„ promptement l'Autriche. L'électeur trouve
„ son ennemi au dépourvu; il peut s'emparer
„ sans résistance de Passau, de Lintz, d'Ens et
„ de là se porter sur Vienne, sans rencontrer
„ aucun obstacle. Si l'on se rend maître de
„ cette capitale, on coupe, pour ainsi dire, la
„ puissance autrichienne dans ses racines. La
„ Bohême, qu'on en sépare par cette marche,
„ dégarnie de troupes et privée de tout secours,
„ doit tomber d'elle-même. Il faut établir le
„ théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche
„ et en Hongrie même : dans les circonstances
„ présentes cette opération est aussi aisée que
„ sûre; et il est incontestable qu'elle obligera
„ la reine de Hongrie d'accepter sans délai les
„ conditions de la paix qu'on voudra lui pres-
„ crire. Si l'électeur diffère de profiter des con-
„ jonctures avantageuses où il se trouve, il
„ donne à l'ennemi le temps de rassembler ses
„ forces. Ce qui est sûr aujourd'hui, ne le sera
„ plus demain. En tournant vers la Bohême,
„ l'électeur expose ses états héréditaires au ca-
„ price des événemens; il offre un appât aux

„ ennemis, qui sauront bien en profiter. Mon „ avis est qu'on ne prendra jamais les Romains „ que dans Rome: qu'on ne laisse donc point „ échapper l'occasion de s'emparer de Vienne, „ c'est le moyen unique de terminer ces diffé- „ rens et de parvenir à une paix glorieuse. „

Ce mémoire fut lu et aussitôt oublié. L'électeur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut que des raisons supérieures l'engageoient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de Décembre*) il passa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes ses forces sur un de ces trois corps pour les détruire en détail, se retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en sureté. Une terreur panique hâta sa fuite; il courut d'une haleine à Lintz, où il se fortifia. Mr de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits; il le poursuivit avec vivacité; et le monde apprit avec étonnement que 15,000 autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 françois: tant un seul homme peut donner d'ascendant à ses troupes sur celles de son ennemi.

*) 1741.

L'électeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du Roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner et de sauver son état et ses troupes par une puissante diversion : il désiroit que les Prussiens pénétrassent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeler pour un moment la situation où se trouvoient les armées. La position de l'armée principale de la reine de Hongrie étoit très-judicieuse : elle avoit le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Muldau et par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de sorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, et les Autrichiens qui étoient au centre, la corde : de plus, leurs troupes étroitement resserrées dans leurs quartiers couvroient les opérations de Mr de Khevenhuller contre les François; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres et leurs secours ; ils gardoient un pied en Bohème,

de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée, d'un poste aussi avantageux, il étoit de la dernière nécessité que les alliés fissent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à Mr de Broglio, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert et de bonne volonté qui règnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des François et des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de soutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de saison. Ou il falloit s'en tenir à la trêve verbale qui n'assuroit de rien et que les Autrichiens avoient si ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie étoit la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le Roi plus nécessaire et le mettoit en situation d'être également re-

cherché des deux partis: ce prince s'y détermina, en même-temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourroit et le plus de celles que ses alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Sassava, étoient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devoit entrer en Moravie. De là cette petite armée pouvoit se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandoit, et pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manoeuvre devoit ou forcer Mr de Khevenhuller d'abandonner Mr de Ségur, ou obliger l'armée principale de la Reine de quitter Wittingau, Tabor et Budweis, auquel cas Mr de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistoit à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Silésie; ensuite le Roi expliqua à Mr de Valori le but de cette expédition et l'utilité qui en résulteroit pour la France. Ce moyen étant le

seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le Roi vouloit aller à Dresde. Il fit partir Mr de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits et les préparât aux propositions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr de Valori feroit un signe de tête à l'arrivée du Roi. Ce signe se fit; et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de *** de son projet. En voici le résumé; mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avoit fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky ministre et favori, assura *** que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui et sa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky et pour lui procurer sa place. *** eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit et le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maison d'Autriche et précisément avant l'arrivée du

Roi, la reine de Hongrie avoit envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, et qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquoit la commission dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but étoit de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle étoit attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de ***, et le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, et lui dit: „ connoissez-vous „ ceci? promettez-moi sur le champ de faire „ que les Saxons se retirent de la Bohême, ou „ je découvre votre trahison et je vous perds.„ *** promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osoit par timidité désobliger le Roi, et il avoit de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avoit voulu dépouiller de ses états six mois auparavant. Ajoutez que *** se prêtoit avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au Roi les troupes saxonnes, bien résolu

de

de les retirer aussitôt que cela seroit possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le Roi. Le comte ***, le comte de Saxe, Valori, Mr Desaleur et le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le Roi leur exposa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour sauver Mr de Ségur et la Bavière: il avoit une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein étoit de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence Mr de Broglio devoit attaquer le prince de Lorraine qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages et de subsistance. La première objection étoit sans réplique; quant à la seconde, le Roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec Mr de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le Roi voulut

du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinoit ses troupes. Le comte *** avoit vîte plié la carte de la Moravie; le Roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il étoit possible; il appuyoit surtout sur ce que le roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne se donnoit la peine de la prendre. Auguste III répondoit oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque chose dans le regard qui dénotoit l'ennui. *** que cet entretien impatientoit, l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le Roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposoient, une résolution finale. Il falloit brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut; c'étoit le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le Roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même-temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon et de confesseur. Ce prince lui parla de façon à

lui persuader qu'il ne vouloit réussir que par lui : la finesse de cet italién fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le Roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avoit prise. Enfin le Roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de ***, le peu de résolution d'Auguste III et les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avoit encore les chimères de la Courlande en tête, et croyoit pour faire sa cour être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il étoit en lui les Prussions.

Lorsque le Roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore; mais le comte de Toerring, par son inconsidération, s'étoit laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le Roi convint tout de suite avec Mr de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: „ je fera l'impossible possible. „ Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce

qu'il avoit promis. De Prague le Roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, et il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le chevalier de Saxe et Mr de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparoit. Mr de Polastron étoit un homme confit en dévotion, qui sembloit plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. De là le Roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magasins dans cette ville; mais Mr de Sechelles n'y avoit pas présidé. Le séjour du Roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, et l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le Roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand duc de Toscane; il étoit chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le Roi, qui se livroit trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les

autres et qu'on ne réponde qu'avec poids et mesure. Il lui rappela toutes les infractions que sa cour avoit faites à la trêve d'Oberschnellendorff, et il exhorta la Reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au Roi la capitulation flétrissante que Mr de Ségur venoit de signer à Lintz, d'où le Roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue et sacrifieroient enfin la Reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, et l'on convint de part et d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçoient l'élection et le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle lèva en Hon-

grie 15,000 hommes de troupes régulières ; elle convoqua dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à peu près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradisch en Moravie, et l'autre devoit passer par la Iablunka et gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohème pour combattre de front les troupes du Roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Silésie, qui faisoient 15000 hommes, à la tête desquelles il joignit les François et les Saxons auprès de Trebisch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir et les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours et même des semaines ; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche et bien ornée, qui appartient à un comte Bur ; on avoit assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky et le

chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkovitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, et qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance et d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux-là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le Roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohème, et les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Goedingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5000 hommes partit de Znaym et fit une irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappela sur le champ 10,000 hom-

mes de la Bavière au secours de cette capitale. Les housards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stokerau qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de subsistances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers; ils voyoient partout l'ennemi, la peur grossissoient pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens, ce qui leur fut accordé. Mr de Polastron, rappelé en Bohème par les ordres de Mr de Broglio, avoit quitté l'armée, de sorte que ce qui restoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le Roi découvrit par des lettres interceptées que les Hongrois commençoient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de moment à perdre; il falloit dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'escadrons et 1000 housards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes et répandit une telle alarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédi-

tion si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, et les Prussiens à Bohrlitz, Austerlitz, Schlowitz et aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville: ce prince le refusa faute d'argent. Il venoit de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert: il vouloit la chose et se refusoit aux moyens. L'expédition du Roi manqua donc par bien des raisons. Mr de Ségur s'étoit laissé prendre avant qu'on le pût secourir; Mr de Broglio étoit paralytique;*** craignoit plus mademoiselle de Kling qu'il ne se soucioit de la Moravie; Auguste III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvoient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le Roi ne pouvoit faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, et il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers et se jetèrent avec précipitation sur

ceux que les Prussiens occupoient: un millier de housards autrichiens leur avoit donné une terreur panique; on leur procura des quartiers et Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3000 hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchsès dans le village de Lesch: ce régimemt se défendit pendant 5 heures avec une constance et une valeur admirable. Le village fut brûlé; mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchsès, Varenne et quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr de Ségur attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine alloit se mettre en marche pour dégager Brunn: il falloit choisir un lieu d'assemblée pour les troupes et qui fût en même-temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvoient réunies dans le terrain qui

environne la ville de Bohrlitz. Le Roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de sureté, que le Roi avoit été joint par 6 bataillons et 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguoit, se fondoit sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disoit monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire sur ces troupes saxonnes, fit réfléchir le Roi sur la situation où il se trouvoit. Ses propres troupes ne consistoient qu'en 26000 hommes; c'étoient les seules sur lesquelles il pût compter et c'étoit trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie pour laquelle le roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence ? Le seul parti à prendre, c'étoit de se joindre aux troupes prussiennes qui étoient en Bohême; et pour couvrir Olmutz et la haute Silésie, on pouvoit se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès

de Brandebourg; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, et de mener 17 bataillons et 35 escadrons dans la haute Silésie, où il seroit joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le Roi laisseroit dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le Roi se trouvoit dans un pas scabreux. Il avoit tout lieu de se défier des Saxons; mais leur mauvaise foi n'étoit pas assez manifeste. Mr de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes saxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il disoit, contre le prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec son armée. Le Roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu : 15 escadrons et 12 bataillons suivirent le Roi en Bohème; 25 escadrons et 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince auroit pu se soutenir, si le maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amasser suffisamment de vivres pour les trou-

pes. Mr de Bulow, qui suivoit le Roi en qualité de ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit: „ Mais, Sire, qui couronnera donc mon maître?„ Le Roi lui répondit qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, et que c'étoit la faute des Saxons s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer et capables d'obéir, poursuivit sa route passant par Zwittau et Leutomischel, et il arriva le 17 d'Avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons essuyèrent un petit échec dans cette retraite : les housards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux François; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Satz sur les frontières de leur électorat. Par leur défection les François affoiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la guerre pesoit presque uniquement sur les épaules des Prussiens, et les ennemis puisoient dans l'affoiblissement

des alliés les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Pendant que les Prussiens se refaisoient en Bohème de leurs fatigues, que les François sommeilloient à Piseck et que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des hasards de la guerre, le prince de Lorraine rentroit en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui présenta la bataille auprès de Wischau. Son poste étoit si bien pris, que les troupes de la Reine n'osèrent le brusquer. Les Prussiens restèrent dans cette position et ne la quittèrent qu'après avoir consumé le dernier tonneau de farîne qui restoit dans leur magasin. Le prince Thierry passa les montagnes de la Moravie et assit son camp entre Troppau et Jaegerndorf, sans que l'armée ennemie fît mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Nassau nouvellement levés eurent une affaire*) avec les housards autrichiens, où ils se signalèrent par leur valeur et par leur conduite. En mêmetemps le régiment de Canneberg **) se fit jour à travers 3000 ennemis qui vouloient le couper

*) à Napagedell.

**) Entre Prerau et Graetz.

de l'armée et s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu : la moitié des escadrons se battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent et leur firent des prisonniers ; un colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne sont pas importans ; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, surtout dans un ouvrage que la reconnoissance consacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui règnoit entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisoient les François, sur la foiblesse de leur armée, sur la foiblesse plus grande encore de celle de l'Empereur ? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui sembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissoient le Roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt : bien d'au-

tres raisons se joignoient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement: il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, et que son amour propre se trouvoit intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le passé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie et la défection des Saxons lui avoient rendu son ancienne fierté; ses négociations secrètes à la cour de Versailles lui faisoient même porter ses vues plus loin. On a vu de tout temps l'esprit de la cour d'Autriche suivre les impressions brutes de la nature; enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles à l'égard des biens et des maux que le hasard dispense. Alors son orgueil et son astuce reprenoient le dessus. Le mauvais succès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le Roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négocia-

tion

tion de paix réussît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les avoir bien battus. Une armée belle et reposée l'invitoit à tenter le sort des armes; elle étoit composée de 34 bataillons et de 60 escadrons, ce qui faisoit à peu près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglois. Cette nation inquiète et libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisoit à son désavantage et que la Grande Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le Roi sur le dos de son ministre; il fut obligé de chasser le Sr Walpole, que milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu près semblable dans le siècle passé coûta la vie au roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, et la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs vouloient parvenir au ministère: Walpole avoit occupé cette place trop longtemps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main et devint

de toutes les places du royaume la moins amovible. Le cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, et il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom françois. Cet anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes angloises en Flandre; et pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le Roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnoissance, quoique le Roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes et à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Mr de Broglio, qui se trouvoit à Piseck, avec une douzaine de ducs et pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ses représentations, que le cardinal résolut de lui envoyer quelques secours. On ne les rassembla qu'au printemps, et ils arrivèrent trop tard: faute souvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris

leurs mesures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrad; à présent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faisoient aucun mal: cette dernière paix ressembloit à la guerre, et cette dernière guerre à la paix. C'est par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'Empereur, et que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce siècle étoit stérile en grands hommes pour la France; celui de Louis XIV en produisoit en foule. L'administration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, sous Fleuri c'étoient des courtisans sybarites.

CHAPITRE VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'armée du Roi en Bohème étoit partagée en trois divisions: 16 bataillons et 20 escadrons

couvroient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons et 20 escadrons aux ordres de Mr de Goetz étoient aux environs de Leutomischel, et Mr de Kalkstein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardoit les magasins de Koenigsgraetz et 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad et de Nienbourg ; de sorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière le quartier des Prussiens, et les magasins étoient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit nécessaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons et 60 escadrons pour couvrir la haute Silésie, et détacha le général Dreschau avec 8 bataillons et 30 escadrons pour renforcer l'armée de Bohême. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittoit la Moravie et marchoit par Teutschbrod et Zwittau pour entrer en Bohême. On sut même que le maréchal de Koenigseck, qui commandoit

cette armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague et combattre les Prussiens chemin faisant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, et jugeoit sa supériorité assez considérable pour attaquer un corps aussi foible sans rien hasarder. Bien des personnes condamnèrent le maréchal de ce que faisant la guerre dans les propres états de la Reine, il étoit aussi mal informé: ce n'étoit pas tout-à-fait sa faute; la Bohème penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Prussiens étoient vigilans et observoient attentivement les personnes qui pouvoient les trahir; et enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. Mr de Koenigseck pouvoit être mal servi en espions; mais il ne falloit pas légérement condamner sa conduite. Ce général croyoit peut-être que si par sa faute Mr de Neuperg avoit été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raison de croire les Prussiens invincibles, et son projet étoit beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens et de prendre Prague

d'emblée. A l'approche des Autrichiens le Roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine et de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée *) du Roi s'assembla aussitôt auprès de Chrudim qui en faisoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz et la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, et les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setsch et Boyanof, et qu'il vouloit y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg et que ses housards s'étoient emparé du pont de Kollin. Le dessein de Mr de Koenigseck paroissoit être d'enlever le magasin prussien de Nienbourg et de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le Roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg

*) 13 Mai.

avant l'ennemi : il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons et d'autant de housards. Le Roi campa ses troupes sur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, et il apperçut d'une hauteur un corps à peu près de 7 ou 8000 hommes qui campoit à un demi-mille de là vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivoit le Roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient sellés et les soldats habillés; ce

qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain *) à la pointe du jour les housards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit disparu : ces troupes qu'on avoit prises pour celles du prince de Lobkowitz, étoient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'étoit retiré à l'approche des Prussiens. Aussitôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Hermaniestitz, l'avant-garde continua sa marche. Le Roi choisit en route une position pour l'armée, et il fit avertir le prince Léopold de camper la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi mille ; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne et Kuttenberg: on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens et tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devoit s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de

*) Le 16 Mai.

mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au Roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie et le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaslau; et qu'il avoit appris que le prince Charles campoit à Wilincof, c'est-à-dire à un mille du camp prussien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit se donner; dans cette intention le Roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaslau et qui s'avançoit sur quatre colonnes pour attaquer les Prussiens; voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc et le village de Chotusitz le terrain étoit marécageux et traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissoit au voisinage de Neuhof et s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le Roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa

cavalerie, au prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne et de laisser à la droite de la seconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde : toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le maréchal de Buddenbrock commandoit et les housards sur les flancs; et en troisième, l'infanterie forma le flanc et la seconde ligne de l'aile droite; car les Prussiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée, que la canonade commença. Les 82 pièces de l'armée prussienne firent un feu assez vif. Le maréchal de Buddenbrock avoit formé sur la hauteur qui étoit devant lui son aile de cavalerie, de sorte que sa droite débordoit celle du prince de Lorraine : il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la poussière étoit prodigieuse; elle fut cause que la cavalerie ne put pas profiter de ses avantages autant qu'on de-

voits'y attendre. Les housards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du Roi; la cavalerie ne les connoissoit pas, ils étoient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous sommes coupés*, et cette première ligne victorieuse s'enfuit à vau de route. Le comte de Rottembourg, qui étoit vers les dragons de la seconde ligne, renversa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore; ensuite il donna sur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup et qu'il auroit toute hachée en pièces, si quelques cuirassiers et housards autrichiens ne lui étoient tombés à dos et en flanc. Rottembourg fut blessé, et sa troupe mise en confusion se retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant se rallia, et lorsque la poussière fut dissipée, il ne parut sur ce terrain où tant de monde s'étoit battu que 5 escadrons de l'ennemi; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit son incertitude, lorsque Mr de Koenigseck résolut de faire avec sa droite

un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti étoit judicieusement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche sur le terrain le plus avantageux; il avoit garni en hâte le village de Chotusitz, le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal et sans observer de règle; son régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit supposé, sans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'espace qu'il y avoit entre son régiment et le parc de Spislau; mais ce terrain se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avoit l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossible; elle défila en partie par le village de Chotusitz et en partie par des ponts pour se former; en débouchant elle trouva Mr de Bathyani tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau et de Brédow pénétrèrent à travers la première et la seconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens

d'infanterie hongroise de Palfy et de Vetesch qui formoient la réserve des Autrichiens, et s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, et revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotusitz; elle n'eut pas le temps de se former et fut battue en détail. Mr de Koenigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là: ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz: en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le

village, et forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne; cet essai lui réussit si mal, que soldats et officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons prussiens comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le Roi saisit ce moment pour donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya; ils s'étoient engagés dans un terrain où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; ils les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consis-

tèrent en 18 canons et 2 drapeaux; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers; et si l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés et déserteurs, on pourroit la faire monter sans exagération à 7000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avoient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maîtres : les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne étoit alors de tirer à cheval; elle étoit toujours battue, mais cela ne laissoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers et à 700 fantassins; il y eut bien 2000 blessés: les généraux de Werdeck et de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch et Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, et les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, et plus importante pour les suites. Si les Prussiens avoient été battus à

Chotusitz, l'état n'étoit pas sans ressources; mais en remportant la victoire, on se procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr de Koenigseck. Il forme le projet de surprendre les Prussiens; il s'empare de nuit de Czaslau et ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grands gardes des Prussiens. Etoit-ce à dessein de les tenir alertes et de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit? Le jour de l'action *) il pouvoit dès l'aube du jour tomber sur le camp du prince Léopold, que le Roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il? il attend jusqu'à 8 heures du matin pour se mettre en mouvement, et l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même? Il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche et l'accable: il prend le village de Chotusitz, et au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage

*) 17 Mai.

tage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ses troupes de le passer; ce qui protège la gauche des Prussiens: il fixe toute son attention sur sa droite; et il néglige sa gauche, que le Roi déborde et force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, et se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du Roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp; il pouvoit confier son avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée aussi bien que lui à Kuttenberg; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold; il auroit dû exécuter à la lettre les dispositions que le Roi lui avoit prescrites; il auroit dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un usage judicieux du terrain où il devoit combattre: ses fautes consistoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans

le parc de Spislau qui couvroit la gauche; elle auroit bien empêché Mr de Bathyani avec sa cavalerie d'en approcher: sa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc; s'il avoit été assez vigilant pour le faire à temps, la chose n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite étoit moins défectueux; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche auroit laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, et se seroit trouvée dans un terrain où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poste; le cimetière étoit le seul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois qui se seroient embrasées aussitôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le seul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, et comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penser à s'y soutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs

colonnes commencer à se déployer devant son front. Alors il étoit bien tard pour penser à de bonnes dispositions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obstacles du terrain et des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandoient : une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras, et le Roi est lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié sur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4000 hommes; le Roi en reçut un en même-temps de 6000, que le prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Silésie sous la conduite du général Derschau. Les Prussiens suivirent les ennemis; mais lorsque leur avant-garde parut vers le soir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa et se jeta par de grands bois sur le chemin de Teutschbrod. Les troupes prussiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent se camper à Kuttenberg. pour

être à portée de leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisoit battre par les Prussiens, Lobkowitz passa la Muldau à la tête de 7000 hommes et vint audacieusement faire le siège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours *). Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes et que le maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville: il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons françois qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis qui faisoient l'arrière-garde de Lobkowitz et les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois où ils se rallièrent à différentes reprises; mais comme le nombre des françois augmentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis et Mr de Lobkowitz ne se crut en sureté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passoient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka et de Mol-

*) Relation de Willich, témoin oculaire.

witz les privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal: alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, et fut par conséquent souvent battue: elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire: la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foiblesse du cardinal de Fleuri avoit besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, et les deux maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un Empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du Roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. Mr de Belle-Isle avoit mal choisi son temps: le Roi étoit bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenoient avec le cardinal de Fleuri et des anecdotes qui dénotoient sa duplicité, avoient dissipé la confiance de ce prince: on savoit que la Chétardie avoit dit à

l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède étoit d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse *). L'Impératrice refusa cet expédient et en fit part au ministre de Prusse qui étoit à sa cour. En même-temps le cardinal Tencin déclara au Pape au nom de sa cour qu'il ne devoit pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps et lieu la France y sauroit mettre ordre et humilier ces hérétiques comme elle avoit su les agrandir. Ce qui rendoit le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit sa conduite ténébreuse; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit son émissaire et son négociateur. Il étoit donc indispensablement nécessaire de le prévenir, surtout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte et la plus décisive de toutes: il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les

*) Voyez relation de Martefeldt.

souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence et la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord Hindfort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le Roi n'entra dans aucune des mesures que le maréchal de Belle-Isle lui proposoit, et que les audiences ne se passoient qu'en complimens et en éloges. On pouvoit prévoir par la situation où s'étoit mis le maréchal de Broglio, qu'il s'exposoit à recevoir quelqu'échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Prusse que les Autrichiens pussent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût signée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le Roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendoient à se joindre au prince Lobkowitz; il lui représenta qu'il devoit s'attendre à être assailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, et que s'il ne vouloit pas pousser vigoureusement Mr de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg.

Mr de Broglio se moqua des avis d'un jeune homme ; il n'en tint aucun compte et resta tranquillement à Frauenberg sans trop savoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent ; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, passèrent la Muldau et pillèrent tout le bagage des François. Mr de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne sut que fuir à Piseck ; de là ayant donné pour toute disposition ces mots : l'armée doit marcher, il se retira à Braunau, d'où 3000 croates le chassèrent et le poursuivirent jusques sous les canons de Prague. Ces mauvaises nouvelles firent expédier un courier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant : ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, et voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la haute et de la basse Silésie et de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jaegerndorf et des hautes montagnes situées au delà de l'Oppa. 2. Les Prus-

siens seront chargés de rembourser aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étoient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux états de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu Roi avoit laissé, se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des états, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent surtout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline et supérieure au reste du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des ministres sages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur

qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé. Si cette grande entreprise avoit manqué, le Roi auroit passé pour un prince inconsidéré, qui avoit entrepris au delà de ses forces : le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le Roi retira ses troupes de la Bohème. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héréditaires; l'autre partie marcha en Silésie et fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanoyriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François et Anglois à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'anné 1743.

LA bienséance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le Roi avoit eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étoient de nature à ne point être publiées et les autres ne pouvoient se dire sans accabler la France de reproches. Le Roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, vouloit conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornoit à ne point courir la carrière périlleuse où elle étoit engagée, et à

devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le cardinal seroit sensible à ce revirement de système, qui faisoit manquer ses desseins les plus cachés, ils étoient bien différens de ceux qu'il affichoit en public; car voici quelle étoit sa vraie marche. Il présumoit si bien du nom françois, qu'il pensoit qu'une poignée d'hommes suffiroit pour soutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés et de fortifier ou de ralentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'Empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne et que le maréchal Toerring et les troupes bavaroises n'étoient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avoit l'obligation au Roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit se

tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus Auguste III étoit si peu instruit de l'emploi qu'on faisoit de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avoient bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avoient point été, et que long-temps avant la bataille elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz sur les frontières de la Saxe : le Roi en parut étonné; il appela *** qui sut l'appaiser par de mauvaises raisons. Avec aussi peu de bonne volonté de la part de ses alliés, le Roi n'étoit pas embarrassé de faire son apologie. Voici la copie de la lettre *) qu'il écrivit au cardinal de Fleuri. „ Monsieur, mon cousin, il vous „ est connu que depuis que nous avons pris „ des engagemens ensemble, j'ai secondé avec „ une fidélité inviolable tous les desseins du „ Roi votre maître. J'ai aidé par mes remon- „ trances à détacher les Saxons du parti de la „ reine de Hongrie; j'ai donné ma voix à l'é- „ lecteur de Bavière; j'ai accéléré son couron-

*) 10 Juin 1742.

„ nement; je vous ai aidé de tout mon pou-
„ voir à contenir le roi d'Angleterre; j'ai en-
„ gagé celui de Danemarck dans vos intérêts:
„ enfin par les négociations et par l'épée j'ai
„ contribué autant qu'il a été en moi à sou-
„ tenir le parti de mes alliés, sans que les
„ effets aient jamais assez répondu aux désirs
„ de ma bonne volonté. Quoique mes trou-
„ pes épuisées par les fatigues continuelles
„ de la campagne de 1741, demandassent à
„ prendre quelque repos, qui leur sembloit
„ être dû, je n'ai point refusé aux pressantes
„ sollicitations du maréchal de Belle-Isle, de
„ les employer en Bohème, pour y couvrir
„ l'aile gauche des alliés. J'ai plus fait: pour
„ dégager Mr de Ségur bloqué dans Lintz,
„ le zèle pour la cause commune m'a trans-
„ porté en Saxe, et à force d'importunités
„ j'ai obtenu du roi de Pologne que ses trou-
„ pes de concert avec les miennes feroient
„ une diversion en Moravie. On s'est porté
„ sur Iglau, dont Mr de Lobkowitz s'est re-
„ tiré en hâte. Cette diversion auroit eu un
„ effet décisif, si Mr de Ségur avoit eu la pa-
„ tience d'attendre les suites de cette opéra-

„ tion, et si Mr de Broglio avoit été assez en
„ force sur la Wotava pour seconder mes ef-
„ forts; mais la précipitation du premier, le
„ peu de troupes de l'autre, la mauvaise vo-
„ lonté des généraux saxons, enfin le défaut
„ d'artillerie pour assiéger Brunn, ont fait
„ échouer cette entreprise, et m'ont obligé de
„ quitter une province que les Saxons de-
„ voient posséder et qu'ils n'avoient pas la
„ volonté de conquérir. De retour en Bohême,
„ j'ai marché contre le prince de Lorraine:
„ je l'ai attaqué pour sauver la ville de Prague,
„ qu'il auroit assiégée s'il n'avoit été mis en
„ déroute; je l'ai poursuivi autant que les
„ vivres me l'ont permis. Aussitôt que j'ap-
„ pris que le prince de Lorraine prenoit le
„ chemin de Tabor et de Budweis, j'en aver-
„ tis Mr de Broglio, en lui conseillant d'expé-
„ dier Mr de Lobkowitz, qu'il venoit de battre
„ à Sahé, avant que l'armée de la reine de
„ Hongrie pût le joindre: Mr de Broglio ne
„ jugea pas à propos de prendre ce parti, et
„ au lieu de retourner à Piseck, où le terrain
„ le favorisoit, il partagea ses troupes en dif-
„ férens détachemens. Vous êtes informé quel-

„ les en furent les suites et tout ce qu'il en est
„ résulté de fâcheux. Maintenant la Bavière
„ est coupée de la Bohême, et les Autrichiens,
„ maîtres de Pilsen, interceptent en quelque
„ sorte les secours que le maréchal de Broglio
„ peut attendre de la France. Malgré les pro-
„ messes que les Saxons ont faites au maré-
„ chal de Belle-Isle, loin de se préparer à les
„ remplir et à se joindre aux François, j'ap-
„ prends qu'ils quittent la Bohême et retour-
„ nent dans leur électorat. Dans cette situa-
„ tion, où la conduite des Saxons est plus que
„ suspecte et où il n'y a rien à espérer de Mr
„ de Harcourt, l'avenir ne me présente qu'une
„ guerre longue et interminable, dont le prin-
„ cipal fardeau retomberoit sur moi. D'un
„ côté l'argent des Anglois met toute la Hon-
„ grie en armes, d'un autre côté les efforts
„ de l'Impératrice-Reine font que ses provin-
„ ces enfantent des soldats. Les Hongrois se pré-
„ parent à tomber sur la haute Silésie : les Sa-
„ xons, dans les mauvaises dispositions que je
„ leur connois, sont capables d'agir de concert
„ avec les Autrichiens et de faire une diversion
„ dans mes pays héréditaires, à présent sans

défense,

„ défense. L'avenir ne m'offre que des perspec-
„ tives funestes et dans une situation aussi criti-
„ que (quoique dans l'amertume de mon coeur)
„ je me suis vu dans la nécessité de me sauver du
„ naufrage et de gagner un asile. Si des con-
„ jonctures fâcheuses m'ont obligé de prendre
„ un parti que la nécessité justifie, vous me
„ trouverez toujours fidele à remplir les en-
„ gagemens dont l'exécution ne dépend que
„ de moi. Je ne révoquerai jamais la renon-
„ ciation que j'ai souscrite des pays de Juliers
„ et de Bergue; je ne troublerai ni directement
„ ni indirectement l'ordre établi dans cette
„ succession : plutôt mes armes tourneroient
„ contre moi-même que contre les François.
„ On me trouvera toujours un empressement
„ égal à concourir à l'avantage du Roi votre
„ maître et au bien de son royaume. Le cours
„ de cette guerre n'est qu'un tissu des marques
„ de bonne volonté que j'ai données à mes
„ alliés; vous en devez être convaincu, ainsi
„ que de l'authenticité des faits que je viens de
„ vous rappeler. Je suis persuadé, monsieur,
„ que vous regrettez avec moi que le caprice
„ du sort ait fait avorter des desseins aussi salu-

„ taires à l'Europe qu'étoient les nôtres. Je „ suis, etc. „

Voici la réponse du Cardinal : *)

„ Sire, votre Majesté jugera aisément de la „ vive impression de douleur qu'a faite sur moi „ la lettre dont il lui a plu m'honorer du 10 de „ ce mois. Le triste événement qui renverse „ tous nos projets en Allemagne, n'eût pas été „ sans ressource, si votre Majesté avoit pu „ secourir Mr de Broglio et sauver du moins la „ ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé de „ possibilité, et c'est à nous à nous conformer à „ ses lumières et à sa prudence. On a fait de „ grandes fautes, il est vrai, il seroit inutile „ de les rappeler; mais si nous eussions réuni „ toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans „ remède : il ne faut plus y songer et ne penser „ qu'à la paix, puisque votre Majesté la croit „ nécessaire, et le Roi ne la désire pas moins „ que votre Majesté; c'est à elle à en régler les „ conditions et nous enverrons un plein-pou- „ voir au maréchal de Belle-Isle, pour sous- „ crire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je connois „ trop sa bonne foi et sa générosité pour avoir „ le moindre soupçon qu'elle consente à nous

(*) 20 juin 1742.

„ abandonner après les preuves authentiques
„ que nous lui avons données de notre fidélité et
„ de notre zèle pour ses intérêts. Votre Majesté
„ devient l'arbitre de l'Europe, et c'est le per-
„ sonnage le plus glorieux que votre Majesté
„ puisse jamais faire. Achevez, Sire, de le
„ consommer, en ménageant vos alliés et l'in-
„ térêt de l'Empereur autant que possible. Et
„ c'est tout ce que je puis avoir l'honneur de
„ lui dire dans l'accablement où je me trouve.
„ Je ne cesserai de faire des voeux pour la
„ prospérité de votre Majesté et d'être avec
„ tout le respect etc.„

Ce fut ainsi que se termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin; où les troupes de différens souverains étoient aussi désobéissantes à ceux qui étoient à la tête des armées, que si on les avoit rassemblées pour désobéir; où les camps étoient semblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étoient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui sans connoissance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit souvent mal à propos les projets importans dont il devoit décider; ce fut là le vrai miracle

qui sauva la maison d'Autriche; une conduite plus prudente rendoit sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens et les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solennelle, avec la sanction du parlement, conformément aux voeux de toute la nation, qui le désiroit ainsi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattoit d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 anglois, autant de hanovriens, auxquels 6000 hessois se joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Hesse, en avoit un nombre pareil au service de l'Empereur, et il eût pu arriver que hessois contre hessois eussent été engagés par honneur à s'entredétruire, tant l'intérêt sordide aveugle les hommes. Ces troupes qui s'assembloient en Brabant, ne donnoient pas assez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeassent de sauver Mr de Broglio. On envoya Mr de Maillebois avec son armée en Bohème, pour secourir un maréchal et une armée françoise assiégée

dans Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des prisonniers. Mr de Maillebois passa le Rhin à Manheim et dirigea sa marche sur Éger. Depuis que les Prussiens avoient fait leur paix et que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. le prince de Lorraine, après avoir pris Pilsen, vint se camper proche de Prague. Mr de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une position qui lui étoit très-désavantageuse. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner et de se réfugier dans Prague avec toutes ses troupes; il ne tarda pas à s'y voir assiégé. Les troupes allemandes de la Reine formèrent l'investissement du petit côté; les Hongrois, les Croates et les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratschin jusqu'à la porte neuve et ils établirent des communications par des ponts sur la haute et la basse Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siège la grande sortie des François dans laquelle ils tuèrent et prirent 3000 hommes aux ennemis

et leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers et des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François se rendoient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée : leur situation étoit digne de pitié, tant par la mésintelligence de leurs chefs, que par l'affreuse misère à laquelle ils étoient exposés. La disette étoit si grande, qu'ils tuoient et mangeoient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servoit à la table des maréchaux. Dans cette situation désespérée, où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohème auroit pu changer; mais de Versailles le cardinal le menoit à la lisière. Les occasions étoient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'osoit en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le cardinal pouvoit lui porter;

trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquoit en force. Le comte Ulefeld, ministre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connoissant le caractère du cardinal, sut si bien l'amuser par des négociations, qu'il donna à Mr de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière et de joindre le prince de Lorraine. Les François se laissèrent si bien amuser, que les Autrichiens gagnèrent une marche sur eux et réduisirent Mr de Maillebois à choisir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous savons avec certitude que sa cour lui avoit donné l'ordre positif de ne rien risquer. Mr de Maillebois obéit donc; et comme il lui étoit impossible de s'approcher de Prague sans engager une affaire générale, il retourna sur ses pas et se rapprocha d'Éger. Cette diversion, quoiqu'incomplète, produisit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio, débarrassés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amasser des provisions, et ravitail-

lérent la ville. Mr de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit presqu'aucun pied, prit par Ratisbonne et Straubingen, et se joignit avec le maréchal de Seckendorf, qui commandoit les troupes de l'Empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr de Seckendorf auroit pu reprendre Passau, Straubingen et toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avoit suivi en Bavière, et comme la saison étoit avancée et les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maison d'Autriche étoient sur un pied assez incertain en Italie. Les Espagnols, sous les ordres de Mr de Montemar, avoient pénétré jusqu'au Ferrarois. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Espagne, qui ne vouloit pas que ses généraux mollissent, envoya Mr de Gages en Italie pour relever Mr de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeler celle des

diversions : l'invasion de Mr de Khevenhuller en Bavière, celle du Roi en Moravie, cette armée que les Anglois rassembloient en Flandre, la marche de Mr de Maillebois en Bohême, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le Roi à la neutralité, le passage de Don Philippe par la Savoie pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étoient proposé. Depuis la retraite de Mr de Maillebois, Prague fut resserrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates et de Hongrois, qui en formoient l'investissement.

Pendant que tout ceci se passoit au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle Impératrice s'affermissoit à Péterbourg. Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir par leurs négociations et l'ambassadeur de France et Mr de Loewenhaupt qui commandoit les troupes suédoises en Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que Mr de Lascy, qui commandoit les troupes

russes, se vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plièrent partout: le nom russe qu'ils ne proféroient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur: les postes inattaquables n'étoient plus des lieux de sureté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste, ils se virent resserrés à Friedrichsham par les Russes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur restoit; ces Suédois eurent enfin la foiblesse de mettre les armes bas, et signèrent une capitulation ignominieuse et flétrissante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; 20,000 suédois passèrent sous le joug de 27,000 russes. Lascy désarma et renvoya les suédois nationaux, et les Finnois prêtèrent serment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil et la vanité des peuples! Ainsi les royaumes et les empires, après s'être élevés, s'affoiblissent et se précipitent vers leur chute. C'est bien à ce sujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout est vanité! La cause politique de ces changemens se trouve vraisemblablement dans les différentes formes du gou-

vernement par lesquelles les Suédois ont passés. Tandis qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défense de l'état et il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république c'est le contraire: le gouvernement doit en être pacifique par sa nature, le militaire y doit être avili; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'est d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition se jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les avilissent insensiblement, et le vrai point d'honneur se perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins et il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contre-temps l'esprit de conquête qui n'étoit pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquoient d'argent, de soldats disciplinés et surtout de bons généraux. La supériorité que les Russes avoient alors, obligea les Suédois

à envoyer des sénateurs à Péterbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand Duc, prince de Holstein et neveu de l'Impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand Duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre autrichien à Péterbourg, dit au grand Duc en lui faisant compliment; „ Je voudrois qu'il fût aussi facile à la „ Reine ma maîtresse de conserver ses royau- „ mes qu'il l'est à votre Altesse impériale d'en „ refuser. „ Sur ce refus du grand Duc, les prêtres et les paysans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choisît pour successeur de leur roi le prince royal de Danemarck; les sénateurs du parti françois donnoient leurs suffrages au prince de Deuxponts; mais l'Impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand Duc, et sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissoient pas. Les Anglois avoient dessein

d'entraîner le Roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'Empereur sollicitoit sa médiation : mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maison d'Autriche épuisoit ses ressourses; et plus la Prusse restoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il falloit empêcher que l'Empereur ne fût détrôné et que les François ne fussent chassés d'Allemagne; et quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'étoit proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie: ce secours auroit perdu sans ressource les affaires de l'Empereur et de la France. Un danger aussi pressant mit le Roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à

menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardoit de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces les Hollandois se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, et les François ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'Empereur. Ce projet avoit pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les François avoient deux raisons pour y concourir; la première c'est qu'en abandonnant la Bavière ils étoient contraints de repasser le Rhin et de songer à la défense de leurs propres foyers; la seconde, qu'ayant fait un Empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner et à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, et la terreur plus forte que le raisonnement les subjuguoit : pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit dessein de former une association des

cercles, qui mettroit sur pied une armée de neutralité; sous ce prétexte le Roi auroit pu y joindre ses troupes, et cette armée auroit couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avoient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent et la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avoit soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos: il auroit réussi: la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les seuls qui désirassent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foiblesse du gouvernement françois, croyoit qu'il suffisoit d'une campagne pour l'abattre; la reine de Hongrie couvroit son ambition sous le voile d'une défense légitime: nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont

elle jouissoit pour rétablir ses finances; les ressources étoient usées; il falloit laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avoit de défectueux encore dans les recettes de la Silésie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit en même-temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz et Cosel; on faisoit dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes; tout cela demandoit de l'argent et beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie étoit commise à 35,000 hommes qui avoient servi d'instrumens à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes prussiennes une école de guerre. Dans les places se formoient des magasins; la cavalerie acquéroit de l'agilité et de l'intelligence, et toutes les parties du militaire concouroient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.